



REVUE DE PRESSE 2022

REVUE DE PRESSE 2022
LE CERCLE DE L'HARMONIE/JÉRÉMIE RHORER

LIBÉRATION - 6 Janvier + Online

Jérémie Rhorer nous prend dans ses Brahms par Eric Dahan

WUKALI - 3 Janvier - Pierre-Alain Levy

Jérémie Rhorer et le Cercle de l'Harmonie à La Philharmonie de Paris.

RADIO CLASSIQUE - LAURE MEZAN - 5 JANVIER - 20 HEURES - Annonce concert à la Philharmonie de Paris

CLASSIQUE EN PROVENCE - 22 Février

FRANCE BLEU - 17 Février - Ça se passe en Provence – Interview Jérémie

VALEURS ACTUELLES – 17 au 23 Février – *Vif Argent* - Annonce du concert.

LA PROVENCE - 25 Février - *Le Chef Jérémie Rhorer dans une masterclass unique au GTP*

UTMISOL – Avril – Disque Brahms - France 4 - Concert

FRANCE 4 – Lundi 18 avril - Concert Festival de Pâques – Aix en Provence - - Le Cercle de l'Harmonie joue Mozart Claire-Marie Le Guay – Egalement sur Culturebox en replay.

SCENE WEB – 5 mai – Citation

RADIO CLASSIQUE - 27 Mai - Le Journal du Classique - Bruno Messina, Directeur du Festival Berlioz invité. Annonce de Rigoletto (à partir de la 17'28 »).

"Verdi aussi grand par sa musique que par son âme", citation de Jérémie avant de présenter l'engagement pour le jeune orchestre Européen.

OPERA MAGAZINE - Mai - Annonce du festival de Beaune.

LES ÉCHOS Week-end 24 et 25 Juin « Les très riches heures culturelles de l'été avec mise en avant Jérémie Rhorer au Festival de Beaune et au Festival Berlioz

LA TERRASSE – Juin/Juillet - Entretien Jérémie Rhorer - Allier l'exigence et le populaire - Grand Théâtre de Provence/Le Cercle de l'Harmonie

M LE MAGAZINE - LE MONDE.FR - 18 juin - Les meilleurs Festivals avec annonce Beaune et mention Tancredi / Jérémie Rhorer

LA CROIX HEBDO - 17/18 Juin - Partition romantique pour instruments d'époque - Mise en avant Le Cercle de l'Harmonie/Jérémie Rhorer au 40e Festival de Beaune dans le dossier culturel Spécial Festivals.

PREMIERE LOGE – 19 juillet – Interview Jérémie Rhorer De Tancredi à Rigoletto : l'été italien de Jérémie Rhorer

FORUM OPERA – 19 Juillet – Intelligence de la virtuosité – Tancredi à Beaune

FORUM OPERA – 30 Juillet – Interview Jérémie Rhorer « Le corps du théâtre est dans la musique »

OLYRIX – 19 juin – Tancredi brille de tous ses feux aux hospices de Beaune

OLYRIX – 26 juin – Guide des Festivals – Annonce Tancredi.

DIAPASON – 19 juillet - A Beaune, un Tancrède peut en cacher un autre

TRIBUNE BULLETIN CÔTE D'AZUR - 8 juillet 2022 – Cinq grands concerts au Palais Princier de Monte-Carlo

FRANCE MUSIQUE - 4 AOÛT - La Matinale - 8H30/9H00 –

Jérémie Rhorer invité de Gabrielle Oliveira Guyon en amont de la représentation pour évoquer sa lecture de Verdi et annoncer les représentations à venir.

LYRIK - (SITE OPERA MAGAZINE) - 18 AOÛT « Mon rêve absolu est Puccini » - Entretien avec Jérémie Rhorer à l'occasion du Festival Berlioz - Thierry Guyenne

PREMIÈRE LOGE - 27 AOÛT - La Côte-Saint-André : un Rigoletto « coup de poing » - Stéphane Lelièvre

OLYRIX.FR - 27 AOÛT - Le Festival Berlioz présente Rigoletto sur instruments d'époque - Damien Dutilleul

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ - 26 AOÛT - Georges Aubry Sur le site : un Rigoletto éclatant avec Jérémie Rhorer - Dans le quotidien : « Un éclatant Rigoletto porté par Jérémie Rhorer »

LE DAUPHINE LIBÉRÉ - 25 AOÛT - Festival Berlioz : un casting de haut vol pour Rigoletto, ce vendredi soir.

CONCERT CLASSIC.COM - 1er septembre- Jérémie Rhorer dirige Rigoletto au Festival Berlioz – Un Verdi historiquement informé - Compte-rendu – Thierry Geffrotin

Article repris dans la newsletter de Concert Classic.

OPERA MAGAZINE – Septembre – Compte-rendu Tancredi

OPERA MAGAZINE – Octobre – Compte-rendu Rigoletto

RADIO CLASSIQUE - Jeudi 3 Novembre - Le Journal du Classique - à partir de 20 heures

À 20h22'29'' - Le coup de cœur d'Emmanuelle Giuliani - Annonce Barkouf (2 minutes)

RADIO CLASSIQUE - Le Journal du Classique par Laure Mézan - Mercredi 9 novembre - 20h00 à 20h30 - Invité Jérémie Rhorer - Interview de l'Opérahaus à Zurich - Annonce Saison internationale et France Lyon, Aix et Bordeaux

RADIO CLASSIQUE.FR - 9 novembre - "Jérémie Rhorer triomphe pour ses débuts à l'opéra de Zurich »

PREMIÈRE LOGE OPÉRA - 6 Novembre - Annonce Zurich, Lyon et Aix en Provence dans les brèves de Novembre

LA CROIX - Vendredi 11 Novembre - La chronique on line "L'Air de vendredi par Emmanuelle Giuliani" est consacrée à Barkouf. Compte-rendu

LA PROVENCE - 17 décembre - Échappée musicale - L'art lyrique comme échappée musicale entre la prison et le théâtre

FRANCE 3 PROVENCE COTE D'AZUR – 16 décembre – Journal 12/13

Reportage à l'occasion de la répétition et annonce du concert

LA PROVENCE - 9 décembre – Noël italien au Grand Théâtre de Provence

CONCERT CLASSIC - 17 décembre – « Un Noël italien », le Cercle de l'Harmonie au Grand Théâtre de Provence – Super Spyres – Compte- rendu

DESTIMED - 18 décembre – Aix. Un concert de Noël généreux au Grand Théâtre de Provence.

PREMIERE LOGE - 18 décembre – Un Noël italien à Aix en Provence avec Michael Spyres, Tara Stafford et Jérémie Rhorer

FRANCE BLEU - Lyon - semaine du 5 décembre - Interview Jérémie sur le concert Brahms et sa vision de l'interprétation pour annoncer le concert.

RCF Lyon - 10 décembre - Le petit plateau - Interview de Jérémie sur l'orchestre, le programme et l'interprétation avec diffusion d'extraits pour trois annonces avant le concert.

LE TOUT LYON - 18 décembre – Annonce

ONLY LYON - 1er Décembre - Annonce

EXIT MAGAZINE - annonce par Luc Hernandez (non récupérée)

FRANCE MUSIQUE – Musique Matin – 21 Décembre – Annonce du concert à Bordeaux par Jean-Baptiste Urbain

CULTURE/

Jérémie Rohrer nous prend dans ses Brahms

L'audacieux chef d'orchestre à la tête du Cercle de l'harmonie, qui joue sur des instruments anciens, couple des symphonies de Brahms et de Bruckner ce vendredi à la Philharmonie de Paris.

Découvert en 2003, au palais Garnier où il assistait William Christie, Jérémie Rohrer s'annonçait comme la nouvelle sensation de la musique baroque. Mais il s'est rapidement émancipé de sa tutelle, ainsi que de celle de Marc Minkowski qu'il avait précédemment secondé, pour s'imposer dans le répertoire classique et romantique avec son propre Cercle de l'harmonie, qui joue sur instruments anciens, et des orchestres prestigieux comme le Philharmonia de Londres, l'Orchestre national de Russie et le Gewandhaus de Leipzig. On n'a cessé, depuis, de louer la justesse stylistique et la vitalité rythmique de ses interprétations, son sens aigu du discours musical et de la caractérisation, son contrôle de la ligne et sa

hauteur de vue. Et pour cause: Rohrer aborde les partitions en chercheur, en compositeur et en dramaturge, si éclairé qu'il convainc le cinéaste James Gray, pourtant très réticent, de mettre en scène *les Noces de Figaro* qu'il dirigea, en 2019, au théâtre des Champs-Élysées. Son dernier fait d'armes ? Un programme couplant les Symphonies n°1 de Brahms et n°2 de Bruckner, composées la même année et, toutes deux, en Do mineur. Il l'a étreint, fin 2020, avec le Cercle de l'harmonie, à la Brucknerhaus de Linz. Résultat, un triomphe critique et public qui leur a valu d'être réinvités, en 2024, dans ce sanctuaire du style postromantique pour y interpréter la Septième de Bruckner. La recette de Rohrer, retrouvée à quelques jours de

redonner ce programme à Paris, n'a pas changé: *«Je pars du principe que les choix des compositeurs sont tous significatifs et doivent être respectés. Mais pour parvenir au son homogène moderne, de nombreux chefs altèrent l'agogique, le rythme et les phrases. Par exemple, dans le quatrième mouvement de la n°1 de Brahms, tout le monde ralentit avant le climax. Si Brahms l'avait voulu, il l'aurait écrit. En préférant, depuis un siècle, leur confort ou leur idée de la beauté à celle du compositeur, certains musiciens et chanteurs ont parfois dénaturé des œuvres du répertoire.»* Que Rohrer ait voulu rendre justice au compositeur des *Dances hongroises*, fêtu de musique médiévale et de la Renaissance, éditeur des œuvres de Couperin, instrumental dans la redécouverte de Bach, tout en jouant dans les cabarets avec son père, ne surprend pas: *«La relation du temps fort au temps faible, de la tension et de la détente, c'est tout l'esprit de la danse! Mais comme ils tiennent à avoir un son soutenu en permanence, les orchestres modernes alourdissent les temps faibles, c'est-à-dire le pas d'appui par rapport au pied levé.»*

Si les timbales de l'époque de Brahms résonnaient moins que celles d'aujourd'hui, Rohrer ne dirige pas pour autant sa *Symphonie n°1* plus rapidement que Karajan avec le Philharmonique de Berlin, en 1973, ou que notre référence, à savoir Klemperer avec le Philharmonia de Londres en 1957. *«Je ne suis pas dogmatique; ni sur les tempos, ni sur les instruments anciens»*, explique-t-il, ajoutant que *«Richard Strauss reprochait à Wagner de diriger Mozart trop vite»*, alors que le compositeur du *Ring* était *«sans doute le dernier dépositaire d'une tradition orale du juste tempo. Bien avant la révolution musicologique, des chefs comme Kleiber, Fricay ou Solti savaient que la texture sonore détermine la structure et en tenaient compte lorsqu'ils diri-*

geaient». Las, le CD témoignant de la lecture décapante de la n°1 de Brahms par Rohrer et son Cercle de l'harmonie, qui aurait dû être l'événement de l'automne, a pâti d'une prise de son inexplica-

blement calamiteuse. Raison de plus pour aller écouter le chef et son ensemble, ce vendredi soir à la Philharmonie de Paris.

Texte et photo
ÉRIC DAHAN

LE CERCLE DE L'HARMONIE
Dir. JÉRÉMIE RHORER
Ce vendredi 7 janvier à 20 h 30 à la Philharmonie de Paris (XIX^e arrondissement).

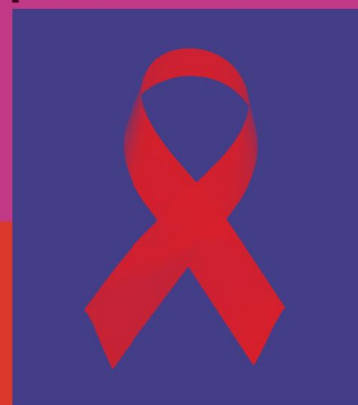


Jérémie Rohrer en répétition à Cologne en 2019.

Exposition
VIH/sida

15 décembre 2021 –
2 mai 2022

L'épidémie n'est
pas finie!



Mucem

MINISTÈRE
DE LA CULTURE

Avec le soutien de

mgen

En partenariat avec

TÉTU

MANIFESTO.XXI

KOMITID

En partenariat avec

WUKALI – 3 JANVIER 2022

Sous la direction de **Jérémie Rhorer**, *Le Cercle de l'Harmonie* - qui explore les répertoires classique et romantique sur instruments d'époque - propose un programme inédit consacré au romantisme allemand avec la *Symphonie n°1 de Johannes Brahms* et la *Symphonie n°2 d'Anton Bruckner*. Après le succès du concert symphonique au Grand Théâtre de Provence le 24 novembre dernier, l'orchestre se produit pour la première fois à la **Philharmonie de Paris**, le 7 janvier 2022.

A travers ce nouveau cycle Brahms, entamé en Autriche à l'occasion d'un concert à la Brucknerhaus de Linz*, Le Cercle de l'Harmonie met en regard les deux grands symphonistes germaniques de la fin du XIX^e siècle, faisant entendre le jeu des similitudes et des différences de ces compositeurs, souvent opposés dans leur idéologie comme dans leur héritage musical.

Surnommée par **Hans von Bulöw**, chef d'orchestre et ami de **Brahms**, la « *Dixième de Beethoven* » en raison de sa proximité avec le maître de Bonn, la *Symphonie n°1* de Brahms - qui aura nécessité au compositeur près de 20 ans de réflexion - suscite l'enthousiasme dès sa création par sa richesse thématique et la volonté énergique ou poétique émanant de ses quatre mouvements. Achievée la même année, la *Symphonie n°2* de **Bruckner** ménage de saisissants effets d'orchestre doublés de magnifiques solos, à l'image de celui du cor, à la fin du mouvement lent.



Archives. Le Cercle de l'Harmonie et les instruments d'époque

Deux chefs-d'œuvre de Brahms et Bruckner

Philharmonie de Paris – Vendredi 7 janvier 2022 à 20h30

A propos du Cercle de l'Harmonie

C'est en 2005 que **Jérémie Rhorer**, compositeur et chef d'orchestre, fonde *Le Cercle de l'Harmonie*, réunissant à travers l'Europe des musiciens unis par l'envie de placer au cœur de l'interprétation la partition et l'imaginaire sonore du compositeur afin de donner à entendre, par le biais notamment d'instruments d'époque, ces diamants bruts dépouillés de toute tradition d'exécution qui aurait pu en altérer l'éclat.

Depuis sa création, l'orchestre est l'invité régulier des institutions les plus prestigieuses : Théâtre des Champs-Élysées, Opéra Garnier, Opéra Comique, Festival de Beaune, Festival d'Aix-en-Provence, Wiener Konzerthaus, BBC Proms, Barbican Centre, Festival d'Édimbourg, Fenice de Venise.



PIERRE-ALAIN LÉVY

Fondateur et rédacteur-en-chef de WUKALI, directeur de publication, ancien élève de l'École du Louvre



Aix-en-Provence Culture

Cinq jeunes chefs manient l'art de la baguette

Le chef d'orchestre Jérémie Rhorer dans une masterclass unique au GTP



Le chef d'orchestre Jérémie Rhorer sur la scène du Grand Théâtre de Provence en train d'enseigner l'art de la direction aux élèves du conservatoire d'Aix.

/PHOTOS CYRIL SOLLIER

Dans le cadre de la résidence du Cercle de l'Harmonie au Grand Théâtre de Provence, le chef d'orchestre Jérémie Rhorer a donné une Masterclass de direction à cinq élèves du conservatoire d'Aix. Une opportunité rare pour ces jeunes chefs qui ont pu pratiquer aux côtés du maître, accompagnés d'un orchestre professionnel que Rhorer a qualifié d'exceptionnel.

Des instruments d'époque uniquement

"Nous cherchons à nous rapprocher au maximum des œuvres originales, donc nous n'utilisons que des instruments d'époque," explique le chef d'orchestre au public et aux élèves avant de commencer à enseigner. Le travail s'articule ainsi autour de l'interprétation des pièces d'époque, afin de retrouver un peu ce que l'on avait pu connaître il y a longtemps. "Nous n'avions jamais dirigé cette pièce de Mozart," raconte Matthieu, élève du conservatoire depuis près de deux ans.

"Nous l'avons travaillé spécialement pour l'occasion et nous étions très impatients de voir comment l'orchestre allait sonner." Sur la scène face au pupitre, Guillaume, Karine, Matthieu, Perle et Sylvain dirigent ces musiciens pour la première fois et reçoivent tour à tour les conseils de leur professeur. "Jusqu'à la montée au pupitre il y a

"Lorsqu'on arrive, on ne sait pas comment les musiciens vont interagir avec nous."

une petite appréhension et en même temps, le stress c'est ce qui donne de l'énergie," nous livre Sylvain, déjà professeur de saxophone au conservatoire. La direction d'orchestre reste une discipline à part entière avec son langage, sa technicité et son répertoire. Même avec un bagage musical, il faut des années de pratique et de dé-

vouement afin d'obtenir une formation complète. Jérémie Rhorer parle de l'analyse, de la culture musicale et de l'écriture car il ne suffit pas de diriger, il faut comprendre.

Une conversation visuelle avec les musiciens

Le rôle du chef d'orchestre est de guider les musiciens, mais comme dans toute interaction avec autrui, le facteur humain est primordial. "Lorsqu'on arrive, on ne sait pas comment les musiciens vont interagir avec nous", commente Matthieu, "il y a une zone d'inconnu puis lorsqu'on joue ensemble, quand on voit qu'ils nous regardent, qu'il y a une belle énergie la cohésion apparaît, puis après ça se déroule." Dans cette conversation muette, le corps joue un rôle capital. L'apprentissage de cette gestuelle si surprenante et spécifique au métier commence par le solfège, bien avant la direction, comme, par exemple, s'entraîner à battre une battue. Puis il faut essayer d'éliminer les gestes para-

sites qui viennent handicaper la direction et qui souvent perturbent l'orchestre, comme en parle Sylvain: "On ne se rend pas compte de ces gestes à ce moment, c'est un travail de feedback: on fait, on voit comment ils réagissent et on essaye d'ajuster." Et lorsqu'on lui demande comment un chef d'orchestre s'entraîne, c'est en riant qu'il ré-

"Quand on commence, on répète dans une salle avec des chaises vides en face de nous."

pond, "le plus déroutant quand on commence, c'est qu'on répète dans une salle avec des chaises vides en face de nous. On s'entraîne en essayant de transformer ce que l'on a en tête dans le geste, sans avoir de retour immédiat." Pour les jeunes chefs, cette expérience au GTP restera probablement mémorable.

Tifany MARREC



Famille du média : **Médias d'information
générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **734000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **Du 17 au 23 février**

2022 P.63-63

Journalistes : -

Nombre de mots : **151**

p. 1/1

CULTURE / THÉÂTRE & MUSIQUE

**Milouchka et Chrystelle Canals : un théâtre caricatural
qui fait fi de la complexité humaine...**

Le Cercle de l'harmonie

Direction Jérémie Rhorer
Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence, le 22 février à 20 heures.
Tél.: 08.20.13.20.13.

VIF-ARGENT L'énergie est telle, les timbres si fruités, la vivacité sonore tellement évidente qu'on finit par oublier que l'orchestre du Cercle de l'harmonie, descendant du renouveau baroque, a été fondé par Jérémie Rhorer (*photo*) il y a plus de quinze ans pour interpréter un répertoire essentiellement classique et romantique, où la connaissance de la lutherie et des techniques d'époque est aussi nécessaire qu'ailleurs. Ils le prouvent

au Grand Théâtre de Provence, où ils sont en résidence, avec la *Symphonie n° 25* de Mozart, l'ouverture *les Hébrides* de Mendelssohn



SP/CAROLINE DOUTRE

et la *Symphonie en ut majeur* composée par Bizet à 17 ans. Un programme insaisissable et brillant comme le mercure. **L. L.**



Vous êtes ici : [Accueil](#) / [Comptes-rendus](#) / [Symphonique](#) / Le Cercle de l'Harmonie, à Aix-en-Provence (22-02-2022)

Le triomphe de la jeunesse

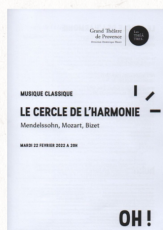
Aix-en-Provence. Grand Théâtre de Provence. mardi 22 février 2022

Le Cercle de l'Harmonie. Direction, Jérémie Rhorer

Félix Mendelssohn : *Les Hébrides*, ouverture op. 26

Wolfgang Amadeus Mozart : *Symphonie* n°25 en sol mineur, KV 183

Georges Bizet : *Symphonie en ut majeur*



OH!

Classiqueenprovenance

Le triomphe de la jeunesse, avec un Mendelssohn de 30 ans, un Mozart de 17 ans, et un Bizet du même âge... joués par une formation créée il y a 17 ans et dirigée par un chef au physique d'éternel adolescent.



C'est le triomphe de la jeunesse ce soir au Grand Théâtre de Provence avec – comme diraient les commentateurs du patinage artistique aux Jeux Olympiques – un « programme court » d'un peu plus d'une heure sans entracte. Directeur artistique du **Cercle de l'Harmonie** depuis la création de la formation en 2005, le chef d'orchestre **Jérémie Rhorer** n'en conserve pas moins son allure d'éternel adolescent plein de fougue et d'énergie

communicative à ses musiciens.

La soirée commence avec une composition d'un Félix Mendelssohn d'une trentaine d'années, l'ouverture *Les Hébrides ou La Grotte de Fingal*, écrite lors d'un voyage en Ecosse. La musique suggère clairement un tableau paysager avec la présence de la mer et ses vagues, évoluant entre sérénité et ambiances plus tempétueuses. La cohésion de l'orchestre est admirable, les sonorités des instruments d'époque produisant un son plus rond, moins métallique que chez celui émis par des formations modernes.

C'est un Mozart vif-argent qui enchaîne, celui de la symphonie n°25 et son premier mouvement d'une très grande notoriété. Les mouvements se suivent en marquant de forts contrastes, d'abord l'*Allegro con brio*... mais sans tapage et plutôt léger et dansant, puis l'*Andante* lent et d'une extrême délicatesse. Le troisième en *Menuetto* et *Trio* laisse s'exprimer la section des bois, très exposés dans leur longue séquence en *sol*, en particulier le hautbois. L'*Allegro* final est plus animé, la phalange se prêtant admirablement aux nuances demandées par le chef, par exemple plusieurs en *piano subito* qui donnent du relief à la partition. Une magnifique interprétation de cette symphonie composée par un Mozart... d'à peine 17 ans !

Et c'est au même âge que Georges Bizet a écrit en 1855 sa symphonie en ut majeur, donnée en conclusion du programme. Il est bien difficile ici de reconnaître le compositeur de sa bien plus célèbre *Carmen*, créée en 1875, année de sa mort. La musique se situe en effet dans une filiation de Mozart ou Beethoven, avec sans doute davantage d'ampleur sur certaines parties aux cuivres et percussions. Les départs en canon au cours du deuxième mouvement *Adagio* sont fort bien réglés rythmiquement et l'on apprécie par ailleurs le thème oriental au hautbois. Les deux derniers mouvements, en *Allegro vivace*, sont d'abord gai et bondissant pour le troisième, puis le quatrième fait appel à une extrême virtuosité des cordes, portant l'ensemble vers un tourbillon final au brillant certain.

Après avoir indiqué au public que ce quatrième mouvement représente un véritable « défi physique pour les premiers violons », le chef et son orchestre accordent en bis une seconde exécution de ce finale, une nouvelle preuve de la musicalité, de l'abattage et de l'endurance des instrumentistes.

F.J. Photo I.F.



► ACCUEIL

► OPÉRAS

► CONCERTS

► DISCOGRAPHIE

► ARCHIVES SPECTACLES

► ARCHIVES DISCOGRAPHIES

► LIENS

► CONTACT

Johannes Brahms

Symphonie n°1, Concerto violon



Brahms, Symphonie n°1 ; Concerto pour violon. Cercle de l'Harmonie, Jérémie Rhorer direction ; Stéphanie-Marie Degand, violon. Double CD NoMadMusic.

On n'attendait peut-être pas Jérémie Rhorer (que l'on longtemps à tort confiné à Mozart) et le Cercle de l'Harmonie dans un tel enregistrement d'œuvres de Brahms de cette envergure. « Réunis par la certitude que l'utilisation des instruments pour lesquels les compositeurs ont écrit et pensé leurs œuvres permettra de retrouver leur authenticité et leur esprit, « [le chef] et les musiciens défendent l'intime relation entre le texte et la texture musicale » peut-on lire sur leur site. Et on sait que leur répertoire s'est récemment élargi à la *Deuxième Symphonie* de Bruckner, contemporaine de la *Première* de Brahms. Ici les deux chefs d'œuvre de Brahms font goûter un son plus léger, moins profus, que celui traditionnel auquel nous sommes (mal?) habitués, une pâte moins riche, mais néanmoins savoureuse, renouvelant notre approche et notre découverte.

« Je ne composerai jamais de symphonie ! Vous n'avez pas idée de ce que c'est pour nous d'avoir toujours un tel géant [Beethoven] suspendu au-dessus de nous ». affirmait Brahms. L'ombre du génial compositeur pèse sur les générations suivantes et Brahms a attendu entre les premières esquisses de sa *Symphonie n°1* (1862) et son achèvement (1876) près de quinze ans. Mais quelle ardeur et quelle poésie l'enveloppent ! Le premier mouvement cherche à résister à l'oppression que martèlent les timbales et à respirer malgré tout le poids de la tradition, des attentes, des angoisses de la création qui sont à la fois convoquées et surmontées. Rhorer semble par le choix même de l'œuvre secouer tous les jous (parfois avec rudesse) et on peut voir le mouvement comme la métaphore de son entreprise musicale. L'*Andante sostenuto* et son solo de hautbois ont la grâce et la largeur que l'on espère. L'*Allegretto* marie dans un sourire souplesse et tendresse. L'ultime temps fait entendre les échos de Beethoven, convoqué pour un hommage explicite. Il apparaît à l'écoute ici moins maîtrisé que les précédents, comme s'il perdait de sa force et de sa lisibilité, faute d'ordonnement clair. Mais l'ensemble convainc par sa conviction, son engagement et la perception que l'on a de son importance pour le musicien.

Témoignage de son amitié pour le violoniste Joachim qui l'a créé, le concerto pour violon de Brahms est de deux ans postérieur à la symphonie précédente. L'interprétation qu'en donne Jérémie Rhorer, le Cercle de l'Harmonie et Stéphanie-Marie Degand refuse toute grandiloquence, et ici encore se manifeste la volonté de s'affranchir du poids des traditions : un ordre, un monde nouveaux semblent sourdre de la glaise des temps anciens et féconds. Ici, une fois les ombres dissipées, la lumière, la transparence, la souplesse peuvent s'épanouir. Ce qu'on perd par instants en lyrisme dramatique, on le gagne en intimité, en fraîcheur, en sève. Pas de grande geste, mais des épisodes discrètement fiévres, des échanges qui sont tendres élans plus qu'émportements foudroyants. Et l'*Allegro giocoso* s'ébroue avec une insolence, une alacrité que vivifie un violon tourbillonnant autour d'un orchestre moins empressé que dans bien d'autres versions. Les deux cadences virtuoses (de fait il y en a bien deux) et les *Allegro* chantent et dansent avec une bonne humeur que nous partageons.

Brahms, l'énigmatique mélancolique, savait s'ouvrir à la lumière et sourire. C'est cette belle image que cet enregistrement célèbre hardiment. Soulignons la qualité littéraire de la présentation signée Sylvain Fort dont les justes métaphores (« C'est un éveil, une aurore ») rejoignent notre perception d'auditeur.

Jean Jordy

France 4 - Concert
Festival de Pâques – Aix en Provence

<https://www.france.tv/france-4/festival-de-paques/3257569-le-cercle-de-l-harmonie-joue-mozart.html>

Le Cercle de l'Harmonie joue Mozart
Claire-Marie Le Guay

Lundi 18 Avril sur France 4 puis Culturebox en replay



Festival de Pâques
Le Cercle de l'Harmonie joue Mozart
opéra et musique classique • 60 min • tous publics

4 diffusé le lun. 18.04.22 à 22h25 • disponible jusqu'au 13.01.23

Au Grand Théâtre de Provence, Le Cercle de l'Harmonie et son chef Jérémie Rhorer, accompagnés par Claire-Marie Le Guay au piano, interprètent Mozart. Des œuvres interprétées avec des instruments d'époque, marque de fabrique cet orchestre qui veut recréer les conditions d'écoute originelles des œuvres.

Production Jean Stéphane MICHAUX
Camera Lucida

TCE Live : la nouvelle chaîne numérique du Théâtre des Champs-Élysées



Photo Vincent Pontet

Le Théâtre des Champs-Élysées lance le samedi 14 mai sa nouvelle chaîne numérique sur youtube afin d'ouvrir sa programmation à un plus large public. Les captations d'opéra seront accessibles gratuitement.

-

L'innovation numérique transforme tous les aspects de notre vie quotidienne. Face à la crise sanitaire, les institutions culturelles se sont adaptées et ont encore accéléré leur processus d'intégration du digital.

Le public habituel de l'Avenue Montaigne pourra également voir ou revoir certaines productions, et prolonger ainsi le plaisir de la représentation.

Même si rien ne pourra jamais remplacer l'expérience d'un spectacle vécu depuis la salle, le TCE souhaite développer son offre audiovisuelle afin :

- d'ouvrir sa programmation à un plus large public,
- de constituer un catalogue patrimonial, reflet des temps forts de l'institution.

TCE Live

Chaque saison, tous les opéras scéniques, ainsi que des concerts – en majorité des œuvres lyriques – seront filmés. Le Théâtre proposera ainsi une dizaine de

captations intégrales par an, accessibles gratuitement, et au rythme d'environ une par mois.

La Programmation

14 mai La Voix Humaine Poulenc / Point d'orgue Escaich (opéra scénique)
Olivier Py / Jérémie Rhorer (mars 2021)

29 octobre Don Giovanni Mozart (opéra scénique)
Stéphane Braunschweig / Jérémie Rhorer (juin 2013)



OPERA MAGAZINE - MAI



Festivals Beaune 2022

Jérémie Rhorer.



CAROLINE DOUTRE Spectaculaire coup d'envoi pour le Festival International d'Opéra Baroque & Romantique de Beaune, qui fête son 40^e anniversaire, avec un premier week-end réunissant *King Arthur* de Purcell, dirigé par Paul McCreesh, et la résurrection de

Le Amazzoni nell'isole fortunate de Carlo Pallavicino (v.1640-1688), avec Christophe Rousset au pupitre (8 & 9 juillet). Parmi les autres temps forts, toujours en version de concert : *Tancredi* de Rossini, sous la baguette de Jérémie Rhorer, avec Anna Goryachova dans le rôle-titre (16 juillet) ; *L'Orfeo* de Monteverdi, dirigé par Stéphane Fuget, avec Valerio Contaldo (22 juillet) ; *L'italiana in Algeri*, confiée à Jean-Christophe Spinosi, avec, de nouveau, Anna Goryachova (23 juillet) ; et *Giulio Cesare*, avec Ottavio Dantone au pupitre, Paul-Antoine Bénos-Djan dans le rôle-titre et Mari Eriksmoen en Cleopatra (29 juillet).

Les Echos

WEEK-END

LES ECHOS 24 / 25 Juin 2022
+ reprise sur le site Les Échos.fr

<https://www.lesechos.fr/weekend/spectacles-musique/theatre-musique-danse-les-festivals-a-ne-pas-manquer-cet-ete-1415490>



Jérémie Rhorer à Beaune et au festival Berlioz

C'est au festival de Beaune qu'il révéla son formidable talent de chef lyrique, dirigeant les opéras de Mozart avec autant de fougue que de sensibilité avant de triompher à Aix-en-Provence et au Théâtre des Champs-Élysées. Et c'est à Beaune qu'il revient, invité à une rencontre inattendue avec Rossini et son *Tancrède*, opéra sérieux méconnu, avec Anna Goryachova dans le rôle-titre (le 16 juillet). Jérémie Rhorer poursuit par ailleurs son exploration du XIX^e siècle italien et, après une *Traviata* très inspirée, retrouve Verdi. Au pays de Berlioz, en Isère, il dirige le célèbre *Rigoletto* avec Dalibor Jenis dans le rôle du bouffon et Olga Peretyatko celui de sa fille Gilda. (26 août). **Ph. V.**

Festival de Beaune, du 8 au 31 juillet. festivalbeaune.com. Festival Berlioz, La Côte-Saint-André, du 18 au 31 août. festivalberlioz.com



M LE MONDE 18/19 JUIN



LES ESTIVALES DE MUSIQUE EN MÉDOC

Du 29 juin au 15 juillet, dans le Médoc (Gironde)

Cette manifestation unique en Europe programme de jeunes lauréats de concours internationaux dans de prestigieux lieux et châteaux du Médoc. Chaque concert est d'ailleurs suivi d'une dégustation. C'est à Jonathan Fournel, pianiste lauréat du prix Reine Elisabeth 2021, qu'il revient d'ouvrir le ban, avant son homologue Théo Fouchenneret et la soprano Eva Zaïck, le percussionniste Aurélien Gignoux ainsi que la merveilleuse violoncelliste Anastasia Kobekina.

LES CHÂTEAUX DU MÉDOC.
DE 18 € À 35 € LE CONCERT. PASSE DE 86 € (3 CONCERTS) À 204 € (8).
ESTIVALES-MUSIQUE-MEDOC.COM

FESTIVAL EUROPÉEN JEUNES TALENTS

Du 3 au 23 juillet, à Paris

Ils jouent de la guitare, du violoncelle, du piano, de la viole de gambe, de l'accordéon mais parfois aussi d'instruments moins exposés, à l'instar du saxhorn ou de l'euphonium (tuba ténor). Leurs noms sont encore inconnus du public, à l'exception de l'hautboïste Gabriel Pidoux ou du tromboniste Robinson Julien-Laferrère, qui prolongent la tradition de familles prestigieuses. La plupart ont remporté de grands concours et n'ont rien à envier à ceux qui font déjà carrière. Leurs programmes sont inventifs et couvrent tous les répertoires.

Il faut aller les écouter, ne serait-ce qu'à midi, quand ils ouvrent gratuitement leurs répétitions au public.

DIVERS LIEUX DANS LE MARAIS ET AUTOUR DE PARIS. DE 0 € À 20 €.
PASSE 3 CONCERTS : 41 €
JEUNES-TALENTS.ORG

SAOÛ CHANTE MOZART

Du 8 au 24 juillet, à Saou (Drôme)

Consacré exclusivement à Mozart, le festival drômois fêtera en grande pompe le prince du clavier que fut le maître autrichien. Au menu, l'intégrale des dix-huit sonates pour piano, les principaux concertos ainsi que les œuvres à deux claviers, fantaisies et variations. Les deux marathons pianistiques, Lever de soleil à quatre mains et Nuit de Saou, convoqueront la chanteuse lyrique Natalie Dessay et les instrumentistes Sandrine Piau, Anne Queffelec, Thierry Escaich, Justin Taylor, Astrig Siranossian, François Salque et le compositeur Yvan Cassar...

DIVERS LIEUX DANS LE VILLAGE ET AUX ALENTOURS.
DE 5 € À 45 €. GRATUIT POUR LES MOINS DE 12 ANS.
SAOUCCHANTEMOZART.COM

FESTIVAL INTERNATIONAL D'OPÉRA BAROQUE ET ROMANTIQUE

Du 8 au 31 juillet, à Beaune (Côte-d'Or)

Quatre décennies que la ville accueille la quintessence de l'opéra baroque et romantique. Coup de projecteur haendélien

cette année avec *Partenope*, *Giulio Cesare in Egitto* et *Solomon*, les deux opéras et l'oratorio respectivement dirigés par William Christie, Ottavio Dantone et Leonardo García Alarcón. Mais aussi recreation en première française par Christophe Rousset

de *Les Amazones des îles fortunées* du rare Carlo Pallavicino. Côté romantique, deux Rossini : confié à Jérémie Rhorer, le sérieux *Tancredi* et à Jean-Christophe Spinosi, l'opéra bouffe *L'italienne à Alger*.

HOSPICES ET BASILIQUE. DE 15 € À 125 €. FESTIVALBEAUNE.COM

FESTIVAL DE CHAILLOL

Du 16 juillet au 2 août, à Saint-Michel-de-Chaillo (Hautes-Alpes)

Créé en 1987 par le pianiste Michaël Dian, qui souhaitait associer dans une aventure locale artistes et gens du cru, le festival place sa 26^e édition sous le signe de l'itinérance. En pleine période de transhumance, les curieux pourront se déplacer d'une commune à l'autre pendant trois semaines sans craindre d'être assoiffés tant les sources de découverte paraissent nombreuses. De la console électroacoustique de Christian Seibille, qui fera entendre quelques opus acousmatiques tirés de son catalogue ou de la production de grands aînés (Luc Ferrari, Georges Boëuf), à la forge à soufflets du quatuor Aeolina (la fine fleur des accordéonistes reconvertis dans les transcriptions de pages

https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2022/06/18/festival-d-avignon-jazz-in-marciac-rock-en-seine-les-70-rendez-vous-culturels-de-l-ete_6130893_4500055.html

Monde

- **Festival international d'opéra baroque et romantique**

Du 8 au 31 juillet, à Beaune (Côte-d'Or)

Quatre décennies que la ville accueille la quintessence de l'opéra baroque et romantique. Coup de projecteur haendélien cette année avec *Partenope*, *Giulio Cesare in Egitto* et *Solomon*, les deux opéras et l'oratorio respectivement dirigés par William Christie, Ottavio Dantone et Leonardo García Alarcón. Mais aussi recreation en première française par Christophe Rousset de *Les Amazones des îles fortunées* du rare Carlo Pallavicino. Côté romantique, deux Rossini : confié à Jérémie Rhorer, le sérieux *Tancredi* et à Jean-Christophe Spinosi, l'opéra-bouffe *L'Italienne à Alger*.

Hospices et basilique. De 15 € à 125 €. festivalbeaune.com

17/18 JUIN

MUSIQUE

LE 16 JUILLET



CAROLINE DOUTRE

Partition romantique pour instruments d'époque

40^e Festival international d'opéra baroque et romantique de Beaune (Côte-d'Or)

Est-ce son intime familiarité avec Mozart qui donne à Jérémie Rhorer cette sensibilité exacerbée ? Que le chef dirige Francis Poulenc ou Richard Strauss, il imprime toujours à son geste un lyrisme élégant mais fougueux, une intelligence doublée d'une quête de sensualité sonore. Le Festival international d'opéra baroque et romantique de Beaune (Côte-d'Or) l'a accompagné depuis ses débuts sur le podium, et la cité bourguignonne demeure l'un des ports d'attache en France de ce fidèle parmi les fidèles du festival. D'un tempérament exigeant, le musicien né en 1973 est désormais installé aux Pays-Bas avec sa famille. Cet été à Beaune, Jérémie Rhorer revient une nouvelle fois à la tête de son orchestre, le Cercle de l'har-

monie, qu'il a fondé en 2005 avec le violoniste Julien Chauvin. Une formation sur instruments d'époque qui se donne pour mission de traduire les élans nobles et tragiques de Tancrède, inspiré au tout jeune Rossini – 21 ans – par la tragédie de Voltaire. En 1813, la création vénitienne de l'ouvrage subjuga le public par l'ardeur envoûtante des lignes vocales dont Stendhal, grand mélomane et fou d'Italie, salua la beauté exceptionnelle.

Jérémie Rhorer, chef mais aussi compositeur, saura en magnifier les spectaculaires airs de bravoure comme les flammèches orchestrales, déjà annonciatrices du grand opéra romantique.

À 21 heures, dans la cour des Hospices de Beaune
festivalbeaune.com

Le 16 juillet

40e Festival international d'opéra baroque et romantique de Beaune (Côte-d'Or)

Emmanuelle Giuliani, le 18/06/2022 à 06:00 Modifié le 18/06/2022 à 08:00

Partition romantique pour instruments d'époque



Est-ce son intime familiarité avec Mozart qui donne à Jérémie Rhorer cette sensibilité exacerbée ? Que le chef dirige Francis Poulenc ou Richard Strauss, il imprime toujours à son geste un lyrisme élégant mais fougueux, une intelligence doublée d'une quête de sensualité sonore. Le Festival international d'opéra baroque et romantique de Beaune (Côte-d'Or) l'a accompagné depuis ses débuts sur le podium, et la cité bourguignonne demeure l'un des ports d'attache en France de ce fidèle parmi les fidèles du festival.

D'un tempérament exigeant, le musicien né en 1973 est désormais installé aux Pays-Bas avec sa famille. Cet été à Beaune, Jérémie Rhorer revient une nouvelle fois à la tête de son orchestre, le Cercle de l'harmonie, qu'il a fondé en 2005 avec le violoniste Julien Chauvin. Une formation sur instruments d'époque qui se donne pour mission de traduire les élans nobles et tragiques de Tancrède, inspiré au tout jeune Rossini – 21 ans – par la tragédie de Voltaire. En 1813, la création vénitienne de l'ouvrage subjuga le public par l'ardeur envoûtante des lignes vocales dont Stendhal, grand mélomane et fou d'Italie, salua la beauté exceptionnelle.

Jérémie Rhorer, chef mais aussi compositeur, saura en magnifier les spectaculaires airs de bravoure comme les flammèches orchestrales, déjà annonciatrices du grand opéra romantique.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

LA TERRASSE – JUIN/JUILLET

Entretien / Jérémie Rhorer

Allier l'exigeant et le populaire

GRAND THÉÂTRE DE PROVENCE / LE CERCLE DE L'HARMONIE

En résidence au Grand Théâtre de Provence depuis quatre ans avec son ensemble Le Cercle de l'Harmonie, Jérémie Rhorer revient sur les grandes lignes de son projet artistique.

Quels sont les atouts de votre résidence artistique au Grand Théâtre de Provence ?

Jérémie Rhorer : La résidence a donné des moyens inégalables au développement du projet artistique du Cercle de l'Harmonie. Avec Dominique Bluzet, nous avons d'emblée trouvé un accord pour allier l'exigence de sens et le populaire, deux pôles souvent dissociés aujourd'hui, mais que, je crois, tous les compositeurs ont toujours compris pour valoriser leurs chefs-d'œuvre. Malgré les contraintes du privé et l'obligation de résultat qui en résulte, il entend la nécessité de cohérence du répertoire. Il a ainsi immédiatement senti l'intérêt du programme Brahms-Bruckner commandé par la Brucknerhaus de Linz et donné en novembre 2021 à Aix. L'idée de départ de cette proposition audacieuse était

de jouer deux œuvres achevées au même moment, la *Première Symphonie* de Brahms et la *Deuxième Symphonie* de Bruckner. Si Bruckner est lié au post-romantisme, un peu en marge de notre répertoire, l'interprétation sur instruments d'époque de Brahms soulève des problématiques similaires à celles qui se posent dans la musique plus ancienne.

Comment se traduit cette continuité ?

J.R. : La plupart des musiciens qui se tournent vers cette pratique commencent avec le Baroque, une esthétique basée sur l'inégalité et la tension harmonique, mais qui doit éviter la caricature. Il faut trouver la pâte sonore et la dramaturgie des tempi. Brahms était un fin connaisseur du corpus populaire. Son rapport à la danse le relie davantage aux maîtres



Jérémie Rhorer, fondateur et directeur artistique du Cercle de l'Harmonie.

© Caroline Douire

« Je veux transmettre les vibrations et la force de suggestion des chefs-d'œuvre. »

baroques qu'au gigantisme post-romantique. Dans le cycle que je construis autour de Brahms, avec les *Concertos pour piano* et le *Requiem allemand*, je veux montrer que, contrairement aux idées reçues, l'écriture et le sens de la forme de Brahms sont portés

vers l'élégance et non vers la masse sonore. L'ensemble des projets du Cercle de l'Harmonie – comme également le parcours Verdi – est lié à la volonté d'explicitement les filiations naturelles entre classicisme et romantisme, de montrer qu'il n'y a aucune rupture entre Gluck et Wagner, entre Mozart et Brahms.

Comment s'intègrent les actions sociales dans votre identité artistique ?

J.R. : Elles sont une évidence et confortent le projet du Cercle de l'Harmonie. Dans les différentes initiatives que l'on imagine pour stimuler un public qui n'est pas acquis, et communiquer à partir de la beauté que l'on peut proposer, je veux transmettre les vibrations et la force de suggestion des chefs-d'œuvre. C'est gratifiant et enrichissant de voir comment ils peuvent résonner en chacun. Je me souviens d'une répétition de quarante-cinq minutes devant des personnes souffrant d'addictions, qui, à la fin, ont pu renouer avec les émotions. Par sa conscience des vibrations, le musicien participe d'une part d'humanité et d'un espace de vérité qui devrait être imperméable aux instrumentalisation, mais constitue aussi une force culturelle sur laquelle peut s'appuyer le pouvoir politique.

Propos recueillis par Gilles Charlassier

Grand Théâtre de Provence. *Un Noël italien*, le 16 décembre 2022. Brahms, le 14 mars 2023.



RADIO CLASSIQUE - Émission 27 Mai

Le Journal du Classique

Bruno Messina, Directeur du Festival Berlioz invité.

Annonce de Rigoletto (à partir de la 17'28 »).

L'opéra est d'abord évoqué par un extrait interprété par Olga Peretyatko avant d'annoncer le concert du 26 Août dirigé par Jérémie et l'héritage italien évoqué par Bruno Messina "Verdi aussi grand par sa musique que par son âme", citation de Jérémie avant de présenter l'engagement pour le jeune orchestre Européen.

<https://www.radioclassique.fr/magazine/articles/festival-berlioz-bruno-messina-devoile-la-programmation-de-la-prochaine-edition/>


DÉCOUVRIR L'OPÉRA
MEMBRES




ACTU DES OPÉRAS

Guide des Festivals classiques et lyriques de l'été 2022 en France

Le 26/06/2022
Par Pablo Lemonnier







Festival de Beaune du 8 au 31 juillet

Au programme de cette 40ème édition, pas moins de neuf opéras et oratorios (et trois récitals) répartis sur quatre week-ends. Pour le premier week-end, à la cour des Hospices, *King Arthur* de Purcell avec les sopranos [Mhairi Lawson](#) dans le rôle de Vénus, [Charlotte Shaw](#) (Philidel) et [Anna Dennis](#) (qui incarnera Nereide, Cupid), les ténors [Matthew Long](#) (Comus, Berger) et [Jeremy Budd](#), les basses [Marcus Farnsworth](#) et [Ashley Riches](#) (Grimbald et Genius) ainsi que le contre-ténor [Daniel Collins](#), le tout accompagné par le [Gabrieli consort](#) et [Players](#) & [Choir](#) sous la direction musicale de [Paul McCreesh](#).

Deuxième jour, deuxième représentation, cette fois-ci à la Basilique de Notre-Dame, *Le Amazzoni nell'isole fortunate* (Les Amazones des îles fortunées) de Carlo [Pallavicino](#), *dramma per musica* en un prologue et trois actes, sur un livret de Francesco Maria Piccoli, qui sera placé sous la direction musicale de [Christophe Rousset](#). Pulcheria sera jouée par [Axelle Fanyo](#) dans une distribution aux quatre sopranos : avec [Anara Khassenova](#) dans le rôle de Jocasta. Eleonore [Gagey](#) en Cillene et [Marthe Davost](#) pour Florinda. Chez les hommes, la basse [Olivier Cesarini](#) incarnera rien moins que Sultan, Il Timore, Il Genio et Auralba, tandis que le ténor [Marco Angioloni](#) interprétera Anapiet.

Le lendemain, le public retrouvera en récital le contre-ténor américain [Lawrence Zazzo](#), connu des mélomanes du festival, et qui proposera un programme autour des grands airs d'opéras de [Haendel](#) et [Porpora](#).

Pour commencer le deuxième week-end, mis en espace à la cour des Hospices par [Sophie Daneman](#) et dirigé par [William Christie](#), l'opéra en trois actes *Partenope*, créé en 1730 au King's Theatre de Londres sur un livret d'après Silvio Stampiglia, sera incarné par la soprano [Ana Vieira Leite](#) dans le rôle-titre, [Hugh Cutting](#) en Arsace, [Helen Charlston](#) en Rosmira et Eurimene, Jacob [Lawrence](#) en Emilio, [Matthieu Walendzik](#) en Ormonte et Timothy Morgan en Armino.

Le samedi 16 juillet, c'est *Tancredi* de [Rossini](#) d'après la tragédie Voltairienne qui occupera la cour des Hospices. [Le Cercle de l'Harmonie](#) sous la baguette de [Jérémie Rhorer](#) (avec la présence du [Chœur de Namur](#)) accompagnera [Anna Goryachova](#) (mezzo-soprano) dans le rôle-titre, Sarah Taubel (soprano) en Amenaide, les ténors [Matthew Newlin](#) et [Valentin Thill](#) (Argirio et Roggiero), la mezzo-soprano [Deniz Uzun](#) en Isaura, et [Andreas Wolf](#) (basse) en Orbazzano.

D'un Tancredi à l'autre, le chef [Rinaldo Alessandrini](#), qui en 25 ans de présence à Beaune a dirigé l'intégrale des opéras et des madrigaux de [Monteverdi](#), proposera pour les 40 ans du festival, *Il combattimento di Tancredi e Clorinda* (avec Gabriele [Lombardi](#) et Sonia Tedla) & Madrigaux du 8ème Livre (avec également [Cristina Fanelli](#), Andres Montilla, [Luca Cervoni](#), [Massimo Lombardi](#)).

PREMIERE LOGE – 5 JUILLET

[A LA UNE](#) < > [Edito de juillet-août : l'été des festivals](#)

[ACCUEIL](#) [À VOIR](#) [AVANT-CONCERTS](#) [VU POUR VOUS](#) [ARTISTES](#) [ŒUVRES](#) [MÉDIATHÈQUE](#) [HUMEURS](#) [f](#) [t](#) [y](#) [e](#) [s](#) [Q](#)

Première Loge

L'ART LYRIQUE DANS UN FAUTEUIL

Pour ne rien manquer de l'actualité lyrique, restons en contact !

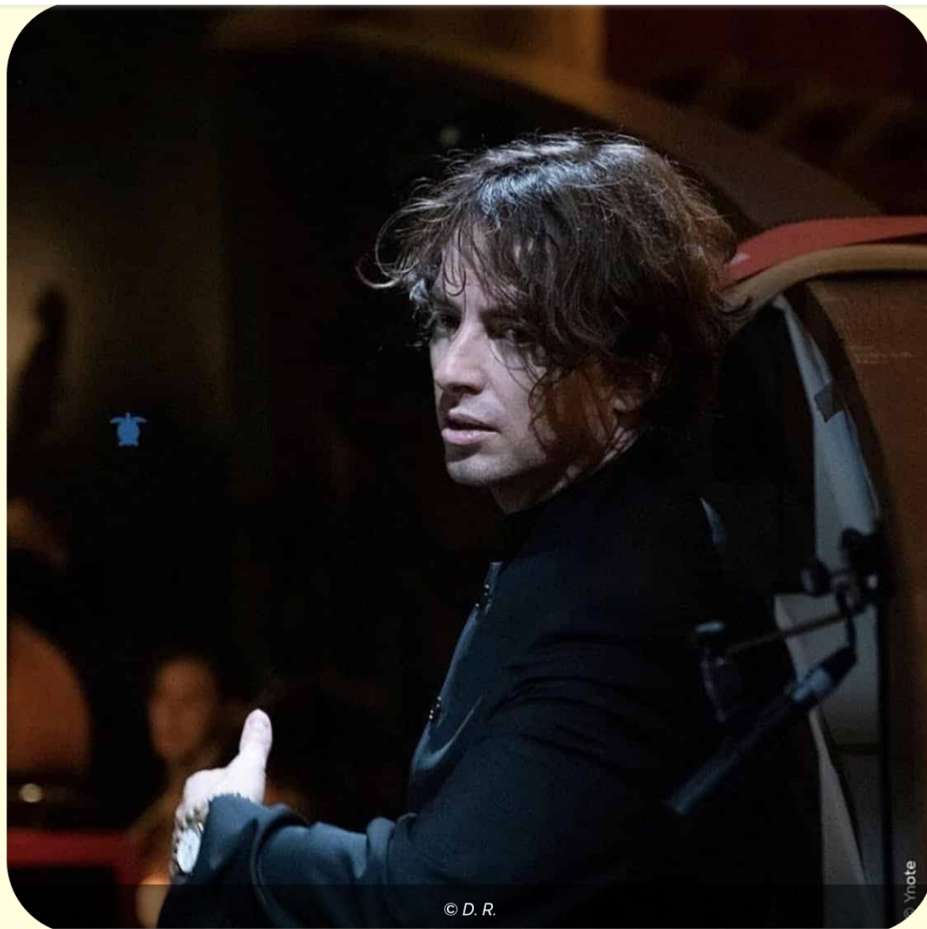
[DIRECTION MUSICALE](#) [INTERVIEWS](#) [ARTISTES](#)

De *Tancredi* à *Rigoletto* : l'été italien de Jérémie Rhorer

par Stéphane Letièvre | 5 juillet 2022

[EN BREF](#)





Edmond Michotte

La Visite de Wagner à Rossini



Préface de Xavier Lacavalerie

ACTES SUD

Jérémie RHORER : Plus que la « jonction » entre les deux siècles, ce qui m'intéresse – et ce qui intéresse le Cercle de l'Harmonie –, c'est l'idée d'un lien naturel d'inspiration et d'esthétique entre le classicisme et le cœur du romantisme. Je pense pour ma part qu'il existe une continuité quasi organique de Mozart à Wagner ! La conversation entre Rossini et Wagner, rééditée par Actes Sud^[2], est très éclairante à ce sujet. Il est passionnant d'entendre deux figures, qu'on imagine a priori parfaitement opposées, y débattre de l'essence du drame, de considérations esthétiques : avec des modalités d'expression très différentes, on constate qu'ils ont en réalité les mêmes préoccupations. Ce même petit même ouvrage permet de lire le témoignage de la rencontre entre Rossini et Beethoven, un Beethoven on ne peut plus enthousiaste à propos du *Barbier* !



© D.R.

Jérémie Rhorer dirigera cet été, avec le Cercle de l'Harmonie, *Tancredi* de Rossini au Festival de Beaune, puis *Rigoletto* au Festival Berlioz de la Côte Saint-André. Une occasion, pour Première Loge, de le rencontrer et de l'interroger sur ses conceptions des langages et esthétiques rossiniens et verdiens... et sur le monde de l'Opéra aujourd'hui ! Un entretien dense, intelligent et chaleureux.

Stéphane LELIÈVRE : Vous allez aborder, le 16 juillet prochain dans le cadre du Festival de Beaune, *Tancredi* de Rossini. Il s'agit de l'un des premiers très grands succès de Rossini dans le genre « sérieux^[1] ». C'est la forme de transition entre les XVIII^e et XIX^e siècles, à l'œuvre dans cet opéra, qui vous a séduit ?

Ce qui retient particulièrement mon attention, c'est, précisément, la *fabrique* de la composition : les diverses inspirations, le contexte culturel, la filiation, ce qui se révèle, dans l'œuvre d'un musicien, de son héritage. Il serait, par exemple, intéressant de montrer l'héritage que Wagner reçoit de Mendelssohn – et qu'il nie mais pour des raisons autres que musicales !

S. L. : Des raisons qu'on pourrait qualifier, entre autres, d'« idéologiques »... Vous-même, en tant que compositeur ou chef dirigeant régulièrement des créations (*Claude* ou *Point d'orgue* de Thierry Escaich, encore tout récemment), vous êtes préoccupé par la pénétration de l'idéologie dans le domaine musical ?

J. R. : Oui, c'est ici, sans doute, l'un des éléments qui entravent ou perturbent le plus la création contemporaine. Aujourd'hui, une œuvre contemporaine, trop souvent, n'existe pas pour ce qu'elle est mais pour ce qu'elle représente par rapport à une idéologie. C'est un « impensé » qui me paraît fondamental aujourd'hui. La *cancel culture*, par exemple, demande à une œuvre de se définir non pas par rapport à sa dramaturgie mais par rapport à la sociologie contemporaine. Il s'agit là, selon moi, d'une dérive qui occulte ce que poursuivent les compositeurs : la matière musicale, ses potentialités d'expression, sa structuration, l'expression du sens...

S. L. : Je viens d'évoquer le nom de Thierry Escaich : il s'agit d'un des maîtres auprès desquels vous vous êtes formé, n'est-ce pas ?

J. R. : Deux personnes ont particulièrement compté dans mon parcours de musicien : Thierry Escaich et Emil Tchakarov. Ce dernier a joué un rôle déterminant dans ma vocation de chef d'orchestre. Il m'a dit notamment une chose qui m'est toujours restée en mémoire : « Si tu veux diriger, tu dois connaître la musique mieux que quiconque : développe ton oreille, suis toutes les classes d'écriture possibles, les classes d'analyse, d'orchestration... ». Quant à Thierry Escaich, il m'a fait prendre conscience du fait que diriger, c'est en fait *re-composer* en temps réel et privilégier un type de direction d'orchestre dont la priorité est de rendre dans le temps présent les intentions originelles du compositeur. Il s'agit bel et bien d'un acte de re-création, mais qui reste cependant toujours soumis aux intentions du compositeur.

S. L. : Est-ce facile aujourd'hui pour un chef de défendre une telle conception de sa fonction ?

J. R. : C'est le chef qui a la responsabilité du « premier imprimé », c'est-à-dire de la partition ! Mais lorsqu'arrive un metteur en scène qui souhaite « surimprimer » sa vision personnelle sur un ouvrage préexistant, un conflit majeur peut surgir... C'est une problématique qui est née, en fait, de la conception de l'opéra qui se fait jour après la seconde guerre mondiale : il y a eu une forme de *tabula rasa* avec une volonté très nette de régénérer l'opéra par le visuel. On a ainsi, selon moi, bien au contraire, *altéré* l'essence même de l'opéra. En revanche, quand le visuel est une *résonance* de la musique, la collaboration, la fusion entre les deux formes d'arts sont passionnantes et enrichissantes ! L'un de mes plus beaux souvenirs, sur ce plan, reste peut-être la mise en scène des *Dialogues des carmélites* par Olivier Py au Théâtre des Champs-Élysées.

Aujourd'hui en tout cas, force est de constater que les prérogatives du chef deviennent souvent de plus en plus réduites... Ce n'était pas le cas autrefois. Pour Gabriel Dussurget, par exemple, le chef était pleinement dépositaire des plus importantes prérogatives musicales. Lorsque nous avons donné *La Traviata* au TCE en 2018, j'ai pu convaincre de l'importance pour Alfredo de ne pas chanter son contre-ut au début du deuxième acte, pour Violetta ne pas faire son contre-mi au premier, ou encore défendre la légitimité des reprises des cabalettes. Prenez par exemple le « *Gran Dio, morir si giovine* » du dernier acte : j'ai voulu qu'il soit conservé dans son intégralité, avec sa partie centrale dans laquelle est évoqué le trouble psychologique des personnages, une partie très modulante par laquelle s'explique le mode majeur de la reprise : tronquer cette page, dont la construction en triptyque est clairement pensée et voulue par Verdi, c'est lui ôter toute sa logique dramatique et musicale ! Il y a eu à ce sujet des discussions enrichissantes et tout à fait constructives.



© Caroline Dautre

S. L. : Ce retour aux sources et ce respect absolu de la partition sont donc la ligne de conduite que vous vous fixez et que vous vous fixerez, y compris pour le *Rigoletto* que vous donnerez à la Côte Saint-André le 26 août ?

J. R. : Oui, je ne souhaite ni une mise en valeur de prouesses vocales superficielles, ni des coupures qui dénaturent l'essence même des pages ; et j'utiliserai par ailleurs, pour *Rigoletto*, le diapason voulu par Verdi (la à 432 Hz), comme je l'avais fait pour *La Traviata*. C'est le diapason plébiscité par Verdi, et ce choix est tout sauf un caprice de sa part : son engagement pour cette cause fut constant, il est même allé jusqu'à adresser une lettre au sénat italien pour la défendre ! Le choix de ce diapason a pour conséquence de *détendre* plusieurs choses au niveau du chant : les notes aiguës bien sûr, mais aussi l'endroit du passage : cela apporte aux chanteurs un confort physiologique très particulier.

S. L. : Comment justifier la présence de *Rigoletto* dans un festival consacré a priori plutôt à la musique française en général et Berlioz en particulier ?

J. R. : Verdi était très attaché à ce que j'appellerais la philosophie du « timbre français » (il connaissait parfaitement le *Traité d'orchestration* de Berlioz), et je pense d'ailleurs que son souhait d'utiliser le diapason à 432 Hz est lié à son attachement pour ce timbre : si on monte le diapason, c'est nécessairement pour aller vers le brillant et peut-être quelque chose de plus artificiel... Il y a sans doute chez Verdi, dans le choix de ce diapason, une volonté de s'inscrire dans une certaine filiation française. Autant d'aspects du projet éditorial que Bruno Messina, Directeur du Festival, a parfaitement compris.

Au-delà de ces considérations, l'orchestre de Verdi est bien sûr d'une très grande richesse. Wagner a sans doute sur ce plan une qualité supplémentaire, résidant dans cette faculté extraordinaire d'*inventer* des solutions orchestrales correspondant exactement à l'idée dramatique qui est en germe dans son esprit ; mais Verdi demeure un *artisan* absolument exceptionnel, et j'utilise le mot « artisan » dans le sens le plus noble du terme, sans aucune connotation péjorative.

S. L. : Revenons à Rossini : avec la priorité donnée, a priori, à la voix dans l'esthétique belcantiste, en quoi ce répertoire demeure-t-il intéressant du point de vue du chef ?

J. R. : La voix et son côté possiblement brillant y sont bien sûr mis à l'honneur, et dans ce répertoire se pose notamment la question de l'ornementation, des variations. Celles écrites par Rossini lui-même sont très intéressantes : elles sont certes démonstratives mais... d'une manière simple ! Elles conservent toujours une cohérence harmonique. Dans le cadre d'un concert ou d'une représentation scénique, les chanteurs arrivent le plus souvent avec leurs propres propositions de variations : nous travaillons alors ensemble et les réajustons éventuellement, notamment afin qu'elles trouvent toujours une justification qui soit à la fois dramatique et harmonique.

Mais si la voix joue évidemment un rôle de premier plan chez Rossini, il n'en demeure pas moins que certains éléments de la dramaturgie sont clairement confiés à l'orchestre. Il y a par exemple une façon de donner vie à la musique et au drame par une utilisation on ne peut plus talentueuse de la rythmique, ou encore des différents timbres, qu'il s'agisse de solos ou de mixtures orchestrales, dont certaines deviendront des références dans lesquelles les successeurs de Rossini puiseront, y compris Verdi et même peut-être Wagner.

S. L. : J'entends dans *Tancredi* une très riche pluralité d'ambiances dramatiques et musicales, avec certaines pages hautement dramatiques (le finale du I), d'autres très dépouillées, d'autres encore pathétiques ou élégiaques, comme celles confiées à Amenaïde...

J. R. : Tout à fait, certaines pages chantées par Amenaïde semblent vraiment pré-belliniennes ! Il n'est pas interdit non plus de voir dans l'importance dévolue aux finales un héritage mozartien : ainsi dans la stupeur qui frappe les personnages au finale du premier acte, j'entends comme des échos de *La Clémence de Titus*... Sur le plan dramaturgique, dans la maîtrise de certains effets, les affinités semblent évidentes entre Mozart et Rossini.

S. L. : Des ouvrages plus tardifs de Rossini ou Verdi pourraient-ils venir enrichir votre répertoire et celui du Cercle de l'Harmonie ?

J. R. : Bien sûr, y compris le Verdi de la maturité et de la vieillesse, et toujours avec cette volonté de montrer cette continuité, cette filiation entre les œuvres et les compositeurs que j'évoquais au début de notre entretien. Si des limites devaient être posées à notre répertoire, elles viendraient plutôt de compositeurs comme Mahler ou Strauss qui, eux, se définissent clairement par une rupture beaucoup plus nette avec ce qui les a précédés...

[1] L'œuvre, sous-titrée *melodramma eroico*, fut créée le 6 février 1813 à la Fenice.

[2] Edmond Michotte, *La Visite de Wagner à Rossini*, Arles : Actes Sud, 2011.

FORUMOPERA.COM
 LE MAGAZINE DU MONDE LYRIQUE


SAISONS 2022-23

ACCUEIL A LA UNE SPECTACLES CD-DVD-LIVRES DOSSIERS MULTIMÉDIA

Intelligence de la virtuosité



Tancredi - Beaune

Par Fabrice Malkani | mar 19 Juillet 2022 |  Imprimer

Le festival de Beaune, associé principalement au répertoire lyrique baroque qu'il a largement contribué à faire redécouvrir, est depuis un certain temps festival de musique baroque et romantique. Ainsi *Tancredi* de Rossini succède-t-il ce soir à *Partenope* de Haendel donné la veille. C'est là un choix qui illustre une forme de continuité en dépit des ruptures dans la dénomination des époques et des styles, la poursuite avec d'autres moyens d'un art de la composition et du chant, qui fait que l'on peut réunir sous le terme générique d'opéra un *dramma per musica* et un *melodramma eroico*. Tout un pan de l'histoire de l'opéra comme lieu d'expression du beau chant semble s'esquisser dans ce passage des airs ciselés de Haendel à ceux, non moins ornés, de Rossini, à travers deux œuvres qui ne font pas partie des plus connues du grand public. Le **Cercle de l'Harmonie** jouant sur des instruments d'époque, comme le fait de son côté l'ensemble des Arts Florissants pour la musique baroque, on peut percevoir avec clarté, en comparant cette soirée avec la précédente, les différences de sonorité, la recherche singulière d'un climat musical propre à chaque œuvre, une autre façon aussi de concevoir l'expression des affects.

Ce que donne à entendre la représentation de ce soir, c'est que les nuances subtiles du chant et de la musique prennent leur source dans un texte, celui du livret – ici conçu d'après la pièce *Tanocrède* de Voltaire. La direction de **Jérémie Rhorer** fait entendre l'intelligence musicale de ce texte, portée par les timbres des vents et le grain des cordes, l'éclat des cuivres et des percussions, tout autant que par le chant des personnages et du chœur. L'arrivée de Tanocrède (acte I, scène 5) en est un exemple parfait, mettant en valeur l'inventivité de Rossini dans la transcription musicale du voyage maritime, ou encore le prélude musical de la grande scène de Tanocrède à l'acte II, qui exprime le parallèle entre le paysage tragique (ou la tragédie romantique du paysage) et l'état d'âme du héros, ou bien l'extraordinaire finale du premier acte. Tout au long de la représentation, la richesse des nuances et la précision des tempi dans leur alternance et leurs contrastes sont un enchantement perpétuel.

Dans ce contexte, les voix s'épanouissent, leurs inflexions et leurs ornements prennent sens, répondent à la nécessité tragique du destin, de l'injustice et de la méprise ou aux passions fondamentales – amour et haine – sans être purement décoratives. Au premier rang figure Argirio, le père d'Amenaïde, qui, dans la pièce de Voltaire, se lamente en ces termes : « je suis né malheureux / Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux ». Il en va bien autrement du ténor **Michele Angelini**, remplaçant au pied levé Matthew Newlin qui, prévu pour ce rôle, a contracté le Covid. Alors que la veille encore il chantait Rinaldo dans *Armida* de Rossini à Bad Wilbad, Michele Angelini déploie une énergie considérable dans les nombreux airs d'Argirio, avec une aisance confondante, dans la diction, la projection, les coloratures et les aigus, qui sont d'une clarté et d'une sonorité exceptionnelles. Doué d'une présence impressionnante, il illustre cette dimension proprement dramatique du chant rossinien, qui rend pleinement légitime une version de concert comme celle de ce soir.

La soprano **Sarah Traubel** est une Amenaïde touchante, convaincante et vocalement très solide : son agilité vocale et la justesse des aigus n'a d'égale que la qualité de l'émission et la précision du phrasé. Elle excelle dans les épanchements lyriques, comme dans la superbe scène 4 du II, « Di mia vita infelice » à la suite du très beau passage qui succède à l'introduction orchestrale avec solo de cor anglais, puis dans le très attendu « No, che il morir non è », applaudi comme un certain nombre d'autres airs.

Le rôle d'Orbazzano nécessite une voix puissante dans les graves, profonde et sombre, afin d'exprimer le contraste souhaité – autre effet théâtral – avec Argirio d'une part, avec Tancredi d'autre part. C'est la basse **Andreas Wolf** qui donne toutes ces qualités au personnage, avec une articulation parfaite, une expressivité dramatique et une projection qui lui permettent de s'imposer en illustrant avec talent les turpitudes et l'autorité d'Orbazzano.

Avec des voix pareilles dans les premières scènes du premier acte, on attendait beaucoup du rôle-titre, Tancredi, qu'interprète la mezzo-soprano **Anna Goryachova**, apparemment très concentrée sur la partition et dont le beau timbre peine à se faire entendre avec toute la plénitude voulue. Paradoxalement, cette voix qui semble opulente reste souvent confidentielle – c'est le cas notamment dans le fameux air « Di tanti palpiti » –, manquant de projection et comme entravée par un important vibrato. Elle n'en restitue pas moins la douleur touchante de Tancredi, et parvient à convaincre dans l'air « Perche turbare la calma ».

La mezzo-soprano **Deniz Uzun** chante le rôle d'Isaura, l'amie d'Amenaïde, avec une voix homogène, souple et sonore, puissante, et toute l'assurance nécessaire pour qui chante les premières paroles de l'opéra immédiatement après la première intervention du chœur. Elle affirme magistralement sa personnalité dès la scène 4 (« Amenaïde sventurata ! », illustrant notamment son aisance dans les graves) puis dans l'acte II (son dialogue avec Orbazzano, et ses reproches : « Trionfa, esulta, barbaro ! ») Roggiero ne bénéficie que d'un tout petit rôle, mais il est confié au jeune ténor **Valentin Thill** (artiste de la promotion [Génération Opéra 2022](#)) qui s'acquitte de cette tâche avec bonheur, et même avec éclat dans son air « S'avverassero pure i detti suoi ! ».

Dans la dramaturgie musicale et vocale de l'œuvre, à côté des solistes et de l'ensemble des instrumentistes, le troisième élément, revêtant lui aussi plusieurs identités, est le chœur – chevaliers et écuyers du palais d'Argirio, nobles ou guerriers ou encore Sarrasins dans le lointain – autant d'ensembles pour lesquels le **Chœur de Chambre de Namur** intervient avec une merveilleuse palette de nuances et un sens dramatique certain (par exemple dans le dialogue avec Amenaïde à l'acte II).

Conformément au choix premier de Rossini lui-même, Jérémie Rhorer a opté pour la version pourvue d'une fin heureuse, le *lieto fine* de la création vénitienne de 1813, qui conserve à l'œuvre toute sa fraîcheur de premier opéra « sérieux » du compositeur, et non pour la version dite de Ferrare, créée quelques semaines plus tard dans cette autre ville pour répondre à la suggestion de Luigi Lechi (ami de l'écrivain et poète Foscolo) de reprendre la fin tragique de la pièce de Voltaire. Cette dernière version est celle qui est généralement donnée depuis la redécouverte, il y a une petite cinquantaine d'années, de la partition dont Marilyn Horne fut l'une des plus ferventes ambassadrices. Ce soir, le festival de Beaune a permis de redécouvrir la version originale d'un opéra que Stendhal considérait comme le chef-d'œuvre du compositeur, et qui mérite elle aussi de retrouver les faveurs de la scène.



Jérémy Rhorer : « Le corps du théâtre est dans la musique »



Interview Jérémy Rhorer était à Beaune, dans le cadre du 40^e festival international baroque et romantique, pour la représentation de *Tancredi* de Rossini qu'il dirigeait samedi 16 juillet 2022. Il avait accepté de nous accorder cet entretien avant la répétition de l'après-midi malgré le contexte particulier dû à la défection toute récente du ténor prévu pour le rôle d'Argirio (1).



Pouvez-vous nous parler de votre travail sur *Tancredi*, ce premier *opera seria* de Rossini que vous allez diriger ce soir dans la cour des Hospices ?

Dans le travail sur *Tancredi*, le génie dramatique ne m'apparaissait pas aussi clairement qu'aux contemporains et pourtant je fais extrêmement confiance au jugement, à la vibration du moment. C'est Stendhal (2) qui m'a un peu éclairé : il avait ressenti que Rossini avait injecté dans l'*opera seria*, qui était déclinant, l'esprit du *buffa* – et je trouve que c'est une clef très intéressante parce que ce que j'ai senti de très évident dans la partition, c'est effectivement cette fébrilité, palpable en quelque sorte, qui caractérise la situation psychologique des personnages. Et en même temps il y a là un héritage du *seria* modifié par Mozart, on pense à *La Clémence de Titus* : voyez le finale du premier acte, il y a cette espèce de stupeur, qui initie le finale, qui le porte, pour ainsi dire, à l'effervescence – j'ai eu l'impression que c'était un héritage direct avec, par ailleurs, une grande filiation avec *Così* : par exemple l'arrivée de Tancredi, l'évocation, par le figuralisme, de la mer. Il y a là quelque chose qui est extrêmement évocateur et qui renvoie pour moi directement à cette filiation. Dans un cadre aujourd'hui tellement resserré, ce sont des enjeux extrêmement importants.

Ce qui est difficile à comprendre, c'est que Rossini, dans le domaine vocal, semble vraiment habité par une espèce de tradition – celle de l'*opera seria* – extrêmement problématique pour dégager l'effervescence de son style. Et effectivement, on a toute une partie ornementale, mais qui, comme dans les concertos pour piano de Mozart, ne se détache que si elle est bien placée. Si on en fait une espèce d'enjolivement permanent, de pur ornement, on perd son originalité, sa spécificité. J'ai remarqué une chose très simple : avant tous les fermata (3), il est très difficile de ne pas faire ralentir un chanteur. Or si l'on n'arrive pas avec la tension voulue sur le point culminant, l'ornementation se justifie moins – c'est là quelque chose qui est vraiment, intrinsèquement, constitutif, je pense, de la restitution du *buffa*. Et donc, dans le temps très limité qui nous est imparti, c'est effectivement un enjeu pour la répétition de cet après-midi.

FORUM OPERA.COM - 30 JUILLET

La version que vous donnez ce soir est-elle la version de Venise ou celle de Ferrare ?

C'est une très bonne question : la version de Ferrare n'a pas été envisagée. Ce que nous devons interpréter, c'est une version qui n'est jamais citée et qui est en fait pour moi la plus intéressante, c'est-à-dire la version de Milan. En fait, ce qui se passe, c'est que Rossini écrit à Venise, suivant les codes du *seria*, une fin heureuse, puis un tiers lui suggère de faire une autre version plus conforme à la tragédie de Voltaire : ce sera la version de Ferrare, avec sa fin tragique – mais ce n'est pas à l'initiative de Rossini. Ce qui est intéressant, c'est que lui revient, à Milan, à la première version légèrement modifiée – en fait il modifie les deux airs d'Argirio qu'il a dû peut-être trouver un tout petit trop solennels, et il se dirige donc plutôt, effectivement, vers le *buffa*. Milan, c'est une version pratiquement similaire à celle de Venise.

Il se trouve que Matthew Newlin, qui devait chanter Arigirio dans la version de Milan, a dû annuler. J'ai dû revenir par pragmatisme à la version de Venise pour ce soir, puisqu'il a fallu trouver un remplaçant au dernier moment, et ce sera Michele Angelini. [\[compte rendu de la représentation ici.\]](#)

Cette version comportant le *lieto fine*, la fin heureuse, vous paraît-elle préférable à la version dite de Ferrare ?

Ce qui m'intéresse – je n'ai aucun dogmatisme – c'est le cheminement de l'œuvre et des intentions originelles. Ce qui me motive dans le choix de la version, c'est vraiment le rapport du compositeur à son œuvre, et où il l'emmène. Ce qui est révélateur, dans la version de Milan, c'est ce que lui, Rossini, entendait garder de cette œuvre. Il revient quand même à la version heureuse, je pense qu'il y a donc là aussi un sens du spectacle. C'est un choix qui révèle une attitude par rapport à son œuvre et ce qu'il veut en faire. C'est pour cette raison que la phrase de Stendhal (4), à mon avis, est très juste et éclairante.

Ce soir, vous dirigez l'œuvre sans mise en scène. Quelle différence cela fait-il pour le chef d'orchestre dans le cas d'un opéra comme celui-là ?

Cela fait évidemment une grande différence, mais il nous faudrait des heures pour en parler. Je pense, et malheureusement contre un certain nombre de penseurs de la musique, que les compositeurs sont pleinement investis du sens, un sens dont les compositeurs, après la Seconde Guerre mondiale, ont été dépossédés par la réintroduction hiérarchiquement plus importante du visuel. Toute une partie du théâtre est complètement assumée par le compositeur, quels que soient les compositeurs dont nous parlons, évidemment Mozart, Rossini mais aussi Verdi, et évidemment Puccini et Strauss. Je suis très sensible à l'aspect visuel, je suis très cinéophile par exemple, je vois très bien ce que peut apporter comme résonance le visuel, mais dans une bonne hiérarchie. Et j'ai l'impression qu'on a un peu peur de cela, dans le sens où, si vous regardez les types de programmation du début du XXe siècle – je pense à quelqu'un comme Gabriel Astruc (5) – la production lyrique est au centre de l'union des arts et, au sein de la production lyrique, c'est bien la musique qui détermine le corps de cette union. Or c'est vraiment quelque chose qui s'est déplacé, dont on a peu conscience parce qu'on a répondu, de fait, à la désertification des salles d'opéra après la Seconde Guerre mondiale de manière artificielle, par une reconquête supposée du public périphérique. Pour répondre plus brièvement à votre question, qui est fondamentale, je pense que le théâtre, et le corps du théâtre, est dans la musique. Et c'est ce qui fait que je suis musicien.

Dans le cadre du festival, précisément, la musique est mise au premier plan, ne serait-ce que visuellement, puisqu'on voit les instrumentistes, on voit le chef beaucoup plus qu'on ne les voit dans un opéra classique, à cause de la fosse, bien sûr. Ce que vous dites de la présence dramatique de la musique sur scène est très éclairant dans ce contexte.

Je pense que toute l'évolution de l'opéra, au XIXe siècle par exemple, montre l'importance de l'évocation dramatique de l'orchestre, ne serait-ce que son développement. Et plus la conscience dramatique se développe, plus l'orchestre devient l'élément fondamental de la dramaturgie. Il suffit de penser à Wagner – paradoxalement, on peut évidemment me rétorquer qu'à Bayreuth il a placé l'orchestre en dessous, mais j'ai vraiment intuitivement toujours eu cette conscience du rôle dramaturgique de l'orchestre et de l'incidence qu'il a sur les chanteurs. Dans des situations pragmatiques contemporaines comme celle qu'on connaît aujourd'hui, je compte vraiment sur l'orchestre, sa culture stylistique pour influencer le drame.

Qu'en est-il de la voix, dont on dit parfois qu'elle est un instrument – même si ce n'est pas un instrument comme les autres – du point de vue de la direction musicale ?

Non, ce n'est pas un instrument comme les autres. Il a deux faces : il doit s'insérer dans un monde général, sonore, mais il ajoute la parole, c'est très simple. Du coup, il y a des allers et retours de compréhension qui sont parfaitement possibles, encore une fois par la conscience absolue des compositeurs. Ce que dit le texte révèle ce que doit dire la musique. Et il y a un troisième élément qu'on n'évoque pas : c'est l'omniprésence de l'esprit de la danse. Dans la pensée des compositeurs de toute cette époque, et quels que soient les genres. En travaillant avec des danseurs baroques, à l'occasion d'un *Amadis de Gaule* (6) qui est l'ancêtre d'*Idoménée*, j'ai compris beaucoup de choses. L'essentiel du travail stylistique, c'est d'alléger ce qui est alourdi par la tradition, ce qui se retrouve dans la récitation du texte italien. Je suis très surpris qu'il y ait encore des chanteurs qui chantent le texte sans accent tonique, en donnant une valeur égale à chaque syllabe, alors qu'on dit *mano* (accentué sur la première syllabe), *sempre* – il y a cet élan-là en italien.

Pourtant l'intonation est prévue par le compositeur, qui travaille sur le texte. Ce qui pose aussi la question des traductions d'opéra, qui n'est plus de mise aujourd'hui – la traduction des paroles

Oui mais on peut noter que quand elles étaient de mise elles respectaient cet aspect. C'était précisément un des enjeux. Vous connaissez cette lettre de Richard Strauss à Romain Rolland qui s'interroge précisément sur le e muet ou non, et Romain Rolland lui répond. Ce texte est fascinant parce que c'est d'une importance capitale. Aujourd'hui c'est quelque chose de complètement oublié.

Vous travaillez sur un répertoire qui couvre à l'origine une période qui va de 1750 à 1850, faite de bouleversements divers, notamment en Allemagne avec l'avènement d'un classicisme puis du romantisme, et puis vous avez élargi considérablement cette période-là.

Oui, mais en fait je la vois moins comme un siècle de rupture(s). Musicologiquement, on crée toujours une scission finalement avec Beethoven et l'éclatement de la forme dans le domaine symphonique, dans le domaine de la musique, disons, non-lyrique. Mais si vous regardez le monde lyrique, il m'a toujours semblé, et dès l'origine du Cercle de l'Harmonie, qu'il y avait une filiation naturelle, en fait, de Gluck jusqu'à Wagner. C'est une filiation qui est documentée et qui réduit beaucoup les idées de rupture, qui nous les fait considérer comme des évolutions, y compris Wagner, y compris Verdi. On a sous-estimé aussi certains chaînons manquants dans la construction du développement de la pensée dramatique : Meyerbeer, mais aussi Spontini, qui fait un lien très clair en cette période fin XVIIIe française, entre Gluck et Berlioz, via aussi Méhul, Gossec, conduisant directement à Berlioz et Wagner, tous les deux étant extrêmement conscients de ce que Spontini avait apporté à la pensée dramatique. Et par conséquent, pour moi, la seule rupture extrêmement claire est une rupture esthétique qui apparaît avec Mahler. Quand l'esthétique fait que le compositeur surimprime sa vision à une œuvre déjà existante : le témoignage le plus clair de ce phénomène, ce sont les réorchestrations. Les réorchestrations d'œuvres de Schumann, de Schubert qui, en fait, se justifient quand on possède effectivement la pensée orchestrale développée de Mahler, mais qui ne correspondent pas à la maîtrise que les compositeurs avaient du tissu orchestral. Cela m'apparaît clairement dans une œuvre lyrique comme *Das Paradies und die Peri*, par exemple. Il y a des effets purement orchestraux, comme l'entrée du piccolo sur la tempête, qui sont des intuitions extrêmement « modernes » – ce qui ne veut rien dire en soi – mais qui démontrent une conscience dramatique.

FORUM OPERA.COM - 30 JUILLET

Le mois prochain, vous serez à la Côte Saint-André, dans le cadre du festival Berlioz, pour *Rigoletto* (7). C'est une première ?

J'ai dirigé beaucoup d'extraits de *Rigoletto*, mais je ne l'ai jamais dirigé en entier. J'avais pensé à un travail éditorial très précis sur *La Traviata* aux Théâtre des Champs Élysées en 2018, qui pouvait paraître anecdotique si on n'entrait pas dans le fond du sujet autour de la revendication d'un diapason extrêmement précis par Verdi toute sa vie, avec une constance et une détermination absolues puisqu'il avait même écrit au Sénat italien pour le justifier. Je me suis demandé ce que cela voulait dire, et, pour le dire rapidement, cela révèle pour moi son attachement à une culture française. Une culture du timbre, précisément, au moment où les Allemands et les Autrichiens développent une esthétique qui s'oriente vers le brillant, vers le démonstratif, vers le gigantisme. Lui revendique un autre attachement – et, à l'occasion de ces recherches, j'ai su qu'il était un grand admirateur du *Traité d'orchestration* de Berlioz (8). Ce qui me permet de penser qu'il y a aussi un rapport entre texte et texture chez Verdi qui est modifié, parce que toute l'orchestration dépend d'une vision de l'orchestre qui est beaucoup plus douce, où les cuivres en particulier sont beaucoup plus ronds, puisque ce sont des cuivres comme les ophicléides. Tout cela oblige à penser à une balance à l'intérieur de l'orchestre, qui est déjà extrêmement différent, mais aussi à la balance entre l'orchestre et le plateau, parce que, effectivement, les chanteurs sont beaucoup moins couverts. Et en même temps, comme on me l'avait dit à l'époque, cela ne change pas fondamentalement la couleur de ce qu'on connaît, mais physiologiquement il y a une forme de détente. L'utilisation de ce diapason des instruments de l'époque est essentiel, puisque tout était conçu comme de la haute couture, chaque détail comptant, l'idée est de restituer cette pensée originelle qui, évidemment, une fois les auteurs disparus, est beaucoup moins présente.

Ce qui est frappant, en vous écoutant, c'est l'intérêt que vous portez au texte, en tant que musicien, compositeur, instrumentiste. Quelle place y a-t-il pour des connexions plus étroites entre la musique, la littérature, l'histoire des idées, en des temps où souvent les domaines sont très cloisonnés, très séparés, les musicologues travaillant de leur côté, les littéraires du leur.

Ah ça c'est la clef ! Je suis en train de travailler sur un projet, on verra bien ce que cela donne, mais pour moi c'est la clef. La littérature comparée, ce lien qui existait absolument naturellement, et particulièrement en France, même si ce n'était pas nécessairement dans de grandes œuvres. Rousseau était un compositeur, dont on sait l'importance dans l'histoire des idées, mais aussi dans la réflexion politique. Auparavant déjà, le siècle de Louis XIV est un siècle artistique, ce qui éclaire des enjeux géopolitiques, même contemporains, en Russie, par exemple. Pour moi c'est la clef, c'est la réappropriation du texte et de ce qu'il révèle, et de ce qu'il révèle du monde d'aujourd'hui – je crois vraiment à l'intemporel. Pour moi, ce qui a été déterminant dans le chemin intellectuel, ce sont *Les Mémoires d'Hadrien*, ce livre de Marguerite Yourcenar, c'est cette ode à l'intemporel, qui s'appuie sur cette phrase de Flaubert, qui est absolument incroyable, sur laquelle elle était tombée : une phrase de Flaubert dans sa correspondance qui est magnifique, qui dit : « Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc-Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été ». Je trouve que c'est fondamental, parce que depuis la Révolution on vit avec cette idée de progrès permanent qui ne dit rien en soi, car il n'y a pas de progrès s'il n'y a pas de vision. Sénèque disait : « Il n'y a pas de bon vent pour celui qui ne connaît pas son port. » Il y a une urgence à repenser ce rapport au texte et effectivement ce en quoi il unit tous les penseurs et les artistes.

Notes

- (1) Le ténor Matthew Newlin avait contracté deux jours auparavant le Covid-19.
- (2) Dans sa *Vie de Rossini*, à la fin du premier chapitre, Stendhal écrit : « Avant Rossini, il y avait souvent bien de la langueur et de la lenteur dans l'opéra seria ; les morceaux admirables étaient clair-semés, souvent ils se trouvaient séparés par quinze ou vingt minutes de récitatif et d'ennui : Rossini venait de porter dans ce genre de composition le feu, la vivacité, la perfection de l'opéra buffa. » (Stendhal, *Vie de Rossini*, Première partie, Paris, Boulland et Cie, 1824, p. 59-60.) Et un peu plus loin : « Le succès de Rossini est d'avoir transporté une partie de ce feu du ciel, fixé dans l'opéra buffa, de l'avoir transporté, dis-je, dans l'opéra di mezzo carattere, comme le Barbier de Séville, et dans l'opéra seria, comme Tancredi [...]. » (Ibid., p. 60). Dans le deuxième chapitre, Stendhal livre une analyse détaillée de Tancredi.
- (3) Le terme *fermata*, qui signifie arrêt, est également appelé point d'orgue et indique, sur la partition, la prolongation de la durée d'une note ou d'un silence.
- (4) Voir note 2.
- (5) Gabriel Astruc (1864-1938), directeur de la Société musicale et fondateur des Grandes Saisons de Paris (1906-1912), a créé en 1902 la revue *Musica* et fait construire en 1913 le Théâtre des Champs-Élysées dont il a été le premier directeur.
- (6) Tragédie lyrique de Jean-Christien Bach en trois actes, créée en 1779.
- (7) Vendredi 26 août 2022 à 21h00, Cour du château Louis XI.
- (8) Le *Grand Traité d'instrumentation et d'orchestration modernes* d'Hector Berlioz, publié en 1843, est traduit en italien en 1847.

<https://www.olyrix.com/articles/production/5967/tancredi-de-rossini-brille-de-tous-ses-feux-aux-hospices-de-beaune-jeremie-rhorer-production-sur-instruments-depoque>



DÉCOUVRIR L'OPÉRA

MEMBRES



Tancredi de Rossini brille de tous ses feux aux Hospices de Beaune

Le 19/07/2022

Par José Pons



Avec Tancredi, son premier opéra non-bouffe créé à la Fenice de Venise en février 1813, le tout jeune Rossini, du haut de ses 21 ans, entre de plain-pied dans le monde de l'opéra romantique dont il va un long moment occuper la première place.

Mélodrame héroïque sur un livret de Gaetano Rossi d'après la tragédie éponyme de Voltaire, *Tancredi* s'impose d'emblée par un découpage efficace en deux actes et un ensemble de solistes (six au total) restreint. La version présentée par Jérémie Rhorer dans le cadre des Hospices de Beaune est celle d'origine avec sa fin au dénouement heureux (lieto fine selon la tradition italienne), avant donc les remaniements ultérieurs apportés par le compositeur notamment pour les reprises de Ferrare avec sa fin tragique ou celle de Milan de décembre 1813 avec un final associant les deux précédents essais. Rossini se cherche encore un peu avant des ouvrages plus aboutis au plan dramatique (*Maometto II* ou *Le Siège de Corinthe*), ce sans pour autant délaisser l'opéra bouffe. Mais il introduit dans cet ouvrage des principes nouveaux basés sur la déclamation lyrique et révèle un sens aigu de l'humain et une observation fine des sentiments. Un air surtout fera très rapidement le tour de l'Europe, le fameux « *Di tanti palpiti* » confié au contralto incarnant le rôle-titre et magnifié ces dernières décennies par Marylin Horne à Aix-en-Provence en 1981, Lucia Valentini-Terrani ou Ewa Podles.

A son entrée en scène, Anna Goryachova surprend dans un premier temps par sa silhouette gracile presque fragile même pour incarner le chevalier Tancredi. Mais la mezzo-soprano russe possède des moyens vocaux assurés et larges, reposant sur un timbre à la fois sombre et moiré, fort attachant. Les aigus s'envolent avec force et facilité. La ligne de chant se déploie avec toute la virtuosité requise et un art de l'ornementation qui révèle une interprète rossinienne de fière allure. De plus, sa composition de *Tancredi* émeut par sa sincérité et son attachement au personnage de la douce Amenaïde, malgré toutes les épreuves traversées par les deux amoureux enfin rassemblés à la fin de l'ouvrage.

La voix de grand soprano lyrique de Sarah Traubel s'épanouit avec art et aisance dans le rôle d'Amenaïde, qu'elle ponctue d'aigus ravissants et savants -ceux d'une *Reine de la Nuit* dont elle fut une brillante titulaire. Blonde et ravissante, elle offre à son personnage une fraîcheur toute singulière qui parle d'authenticité. Le ténor Mattheuw Newlin, déjà titulaire du périlleux rôle d'Argirio lors du *Tancredi* donné à Beaune sous la baguette d'Ottavio Dantone en 2017, a du déclarer forfait étant touché par le covid 19. Venu l'après-midi même du Festival Rossini de Bad Wildbad où il chante Rinaldo dans *Armida* de Rossini, le ténor Michele Angelini a repris in extremis un rôle qu'il connaît heureusement bien. De plus, il a déjà travaillé à plusieurs reprises avec Jérémie Rhorer. Il ne semble d'ailleurs pas connaître la fatigue. Même si le timbre de la voix ne possède pas un caractère particulier, la projection ferme et pour autant tout emplie de fougue ne peut que séduire l'auditeur. Ténor virtuose, aux ornements impeccables, à la technique éprouvée, il surjoue tout de même un peu dans l'émission de l'aigu voire du suraigu certes souverains mais un rien démonstratifs, comme détachés de son chant. Les moyens sont considérables, mais le rapport au *bel canto* pourrait être certainement plus recherché.



© Jean-Claude Cottier

La basse Andreas Wolf, ancien du Jardin des Voix de William Christie, dispose d'une voix ronde et chaleureuse, d'une belle puissance, dotée d'un vibrato maîtrisé. Il semble comme tonner et donne tout son caractère au personnage peu amène d'Orbazzano, le promis d'Amenaïde qui sera tué au combat par Tancredi. Malgré la relative brièveté du rôle et un seul air à son actif, le ténor français Valentin Thill (Roggiero) se fait remarquer par la plasticité de sa voix lumineuse, son souci de la ligne de chant et son engagement. Dans le rôle d'Isaura, la jeune mezzo-soprano germano-turque Deniz Uzun montre de multiples qualités passant par un timbre plein et coloré, une projection certaine et une sensibilité musicale de qualité.

Le Chœur de Chambre de Namur, ici exclusivement masculin, livre une prestation aboutie. Jérémie Rohrer porte son Orchestre Le Cercle de l'Harmonie avec un sourire permanent aux lèvres et pour autant une autorité assumée. La variation toujours juste des tempi, la beauté du son, l'harmonie globale qui se dégage, mais aussi la générosité et la vigueur imprègnent une direction musicale qui donne pleine satisfaction. L'ouvrage du génial Rossini, Tancredi, malgré ses deux siècles d'existence, se pare d'une seconde jeunesse en cette soirée au sein de la Cour des Hospices de Beaune. Le public se retire ravi de cette soirée marquée par un soir d'été radieux et une musique qui l'est tout autant.

<https://www.diapasonmag.fr/critiques/a-beaune-un-tancredi-peut-en-cacher-un-autre-28603.html#item=2>

DÍAPASON

A LA UNE CRITIQUES HISTOIRE DISQUE RENDEZ-VOU

CONCOURS ET AUDITIONS

ACCUEIL > CRITIQUES > A BEAUNE, UN TANCREDE PEUT EN CACHER UN AUTRE

À Beaune, un Tancrede peut en cacher un autre

Par Anne Ibos-Augé - Publié le 19 juillet 2022 à 09:31



Rossini vs Monteverdi, faut-il choisir ? Après une soirée consacrée à Handel, le Festival de Beaune proposait deux visions bien différentes d'une chevalerie passée aux filtres des épopées renaissantes.

Un prénom, deux époques, deux genres, deux histoires. Côté baroque, une composition à mi-chemin entre madrigal, cantate et opéra, acmé du *stile rappresentativo*, traduction musicale du combat du chevalier chrétien Tancrede de Hauteville et de la musulmane Clorinde dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Créée chez Girolamo Mocenigo lors du carnaval de 1624, la pièce sera publiée dans le *Huitième livre de madrigaux*. Côté romantique, un *melodramma eroico* en deux actes mettant en scène, en 1813, un alias – revu par Voltaire – du personnage d'Ariodant de l'Arioste (*Roland furieux*) et ses amours contrariées avec la princesse Aménaïde sur fond de mensonges et de trahisons.

DIAPASON - 19 JUILLET

Rossini en demi-teintes

La musique de Rossini n'est pas une affaire simple : celle de *Tancredi* n'échappe pas à la règle, qui porte déjà la « patte » d'un compositeur de vingt ans. Pyrotechnie vocale et énergie orchestrale, certes, mais aussi langage dramatique, comme dans la magnifique scène 2 de l'acte II où les multiples modulations traduisent l'hésitation d'Argirio à tuer sa supposée traîtresse de fille. Passée l'ouverture, jubilatoire, qui révèle un orchestre coloré précisément articulé par un **Jérémie Rhorer** très en verve, l'aventure déçoit toutefois. Si le timbre riche et la vocalisation aisée – parfois un peu brusque – d'**Anna Goryachova** conviennent au rôle-titre, Sarah Traubel, qui débute en Amenaïde et ne possède encore ni les graves ni les suraigus qu'il faudrait, se montre précautionneuse, scolaire et visiblement à court de pensée musicale. **Michele Angelini**, qui remplace au pied levé Matthew Newlin, fait mieux que tirer son épingle du jeu : son indéniable présence scénique assortie de belles qualités vocales lui permettent une juste incarnation des complexités d'Argirio. Quant à **Andreas Wolf**, il endosse le caractère faux d'Orbazzano avec un talent consommé.

Demi-teintes côté seconds rôles : timbre voilé et graves sur-poitrinés chez Deniz Uzun (Isaura) ; aigus un rien serrés, mais belle présence chez Valentin Thill (Roggiero). Malgré un chœur exceptionnel, l'ensemble pâtit d'un visible manque d'engagement, à la mesure de l'uniformité des ensembles : rivés à leur texte, les chanteurs semblent ne pas s'être tout à fait approprié un drame dont les moments-clé – en particulier la découverte de la lettre fatale (I, 10) – échappent le plus souvent.

CINQ GRANDS CONCERTS AU PALAIS PRINCIER DE MONACO



COUR D'HONNEUR

● Comme il est de tradition chaque été, l'Orchestre philharmonique de Monte-Carlo reprend ses marques lors des Concerts du Palais Princier pour accompagner de grands solistes. L'édition 2022 a mis à son affiche cinq concerts (17, 24 et 31 juillet, 4 et 7 août) qui illustreront des répertoires divers et particulièrement riches sur le plan symphonique. Des œuvres de Saint-Saëns, Massenet, Grieg, Sibelius, Elgar, Richard Strauss, Tchaikovsky, Beethoven, Schumann et Brahms sont au programme, avec la participation de virtuoses de renom

comme Alexandre Kantorow, Marie-Nicole Lemieux, Sybille Duchesne, Alexandre Fougereux, Jan Lisiecki, Vilde Frang, Béatrice Rana et Martin Helmchen. Cinq concerts, donc, qui seront dirigés par cinq chefs différents. Se succéderont au pupitre Kazuki Yamada, la chef-fé finlando-ukrainienne Dalia Staveska, le slovaque Juraj Valcuha, le néerlandais Jaap Van Zweden, et le français Jérémie Rhorer (notre photo - © Caroline Dautre), célèbre fondateur du Cercle d'Harmonie, qui dirigera le concert de clôture.

JOELLE BAETA

AUTRES CITATIONS

- <https://singulars.fr/culture/le-carnet-de-lecture-danne-blanchard-festival-dopera-baroque-et-romantique-de-beaune>
- https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/classique/a-beaune-le-festival-d-opera-baroque-et-romantique-pionnier-dans-le-domaine-souffle-ses-40-bougies_5240881.html#xtor=CS2-765-%5Bshare%5D-



<https://www.concertclassic.com/article/jeremie-rhorer-dirige-rigoletto-au-festival-berlioz-2022-un-verdi-historiquement-informe>

JOURNAL

JÉRÉMIE RHORER DIRIGE RIGOLETTO AU FESTIVAL BERLIOZ 2022 – UN VERDI HISTORIQUEMENT INFORMÉ – COMPTE-RENDU



THIERRY GEFFROTIN

[LIRE LES ARTICLES >>](#)

TAGS DE L'ARTICLE

Dalibor JENIS, Olga PERETYATKO, Liparit AVESYSIAN, Jeune Orchestre Européen Hector Berlioz – Isère, Le Cercle de l'Harmonie, Chœur du Musikfest Bremen, Jérémie RHORER, Bruno MESSINA

[PLUS D'INFOS SUR FESTIVAL BERLIOZ](#)

Dans la continuité de la *Traviata*, qui avait connu un accueil triomphal au théâtre des Champs Elysées en novembre 2018, Jérémie Rhorer a choisi *Rigoletto* pour poursuivre le projet novateur qu'il a entrepris sur Giuseppe Verdi. Le public du festival Berlioz a ainsi pu découvrir le résultat de ce travail historiquement informé, deux jours avant Brème dans le cadre de la 33e Musikfest. Précisons d'emblée que c'est une version de concert de *Rigoletto* qui a été donnée dans la cour du château Louis XI de La Côte-Saint-André. Un choix certes imposé par le lieu, mais qui s'est révélé être riche d'heureuses surprises.

En plaçant sur la scène les 20 instrumentistes du Jeune Orchestre Européen Hector Berlioz-Isère et les 50 membres du Cercle de l'Harmonie, l'évidence s'impose à l'œil bien sûr, mais surtout aux oreilles. L'orchestre joue un rôle essentiel dans ce drame aux accents shakespeariens. C'est lui qui plante les décors, crée les atmosphères, dresse les portraits des protagonistes, suggère leurs états d'esprit successifs. L'orchestre est un acteur essentiel.



CONCERT CLASSIC - 1er SEPTEMBRE



© Bruno Moussier

La direction attentive et précise de Jérémie Rhorer en témoigne. Ainsi, il revient au même orchestre d'annoncer le drame qui va se jouer dans le court et impressionnant prélude introductif, de s'esbaudir dans la banda populaire, de s'inquiéter et de souffrir avec *Rigoletto*, de se jouer des femmes avec le duc, de s'abandonner à un premier amour avec Gilda. Tous ces moments ont été traduits avec justesse et humanité par l'imposante phalange et son chef. L'interprétation sur instruments anciens donne une autre couleur et des timbres plus ronds. Le choix du diapason à 432 Hz (voulu par Verdi lui-même) est sans doute quant à lui peu sensible pour le public. Evidemment ce soin et cette réflexion menée par Jérémie Rhorer sont mis au service des chanteurs pour lesquels Verdi a écrit une partition d'une richesse inouïe. Car *Rigoletto* est bien plus qu'une « succession de duos », selon la formule attribuée au compositeur lui-même, bien plus que deux airs fameux (« Caro nome » et « La donna è mobile ») qu'un chœur qui ne l'est pas moins (« Scorrendo uniti remota via ») et qu'un quatuor époustouflant (« Bella figlia dell'amore »). C'est surtout l'avènement d'une nouvelle écriture opératique, où la musique ne s'arrête jamais et qui ne ménage pas les chanteurs. A commencer par les prouesses vocales de Gilda et du duc.

De ce point de vue, le *cast* réuni par Jérémie Rhorer mérite tous les éloges. Les premiers rôles assurément : Dalibor Jenis (*Rigoletto*) dont la voix et le jeu traduisent le tourment, la haine et la détresse, Olga Peretyatko (*Gilda*) qui a une grande maîtrise de ce rôle et réussit pourtant à en garder toute la fraîcheur amoureuse – son ultime soupir vocal est un joyau – et Liparit Avetisyan (duc de Mantoue) qui s'impose naturellement et vocalement en séducteur cynique. A leurs côtés, il convient de citer la prestation de Alexander Tsymbalyuk (*Sparafucile*), Adriana di Paola (*Maddalena*) et Nicolas Legoux (*Monterone*), ainsi que Yu Shao (*Matteo Borsa*), Dominic Sedgwick (*Marullo*) et Leon Kosavic (*comte Ceprano*).

Version de concert ce *Rigoletto* ? Pas tout à fait. Des éléments de mise en scène de jardin à cour, au bord du plateau et avec le concours de contrebasses suggérant un élément de décor, ajoutent de la fluidité à une partition riche d'action. Des idées bienvenues et heureuses qui valent largement des productions où la mise en scène trahit l'œuvre et déroute le spectateur.

A l'origine, ce *Rigoletto* ne devait pas être programmé à La Côte-Saint-André. Le Festival Berlioz 2022 devait accueillir le chef russe Valery Gergiev, mais les événements en Ukraine en ont décidé autrement. Le choix de Bruno Messina d'inviter Jérémie Rhorer s'est révélé judicieux et inspiré. Verdi chez Berlioz, rien de plus naturel finalement. Si le compositeur français ne portait pas dans son cœur le bel canto italien, il reconnaissait en Verdi « un galant homme, très fier, très inflexible... aussi éloigné du caractère railleur, bouffonnant, blaguant (assez sottement parfois) de Rossini, que de la souplesse couleuvrine de celui de Meyerbeer » (1). Le public de La Côte-Saint-André a lui aussi salué le génie du compositeur et des interprètes de ce *Rigoletto* par une ovation qui s'est prolongée pendant de longues minutes.

Thierry Geffrotin



Première Loge

L'ART LYRIQUE DANS UN FAUTEUIL

La Côte-Saint-André : un *RIGOLETTO* « coup de poing »

par Stéphane Lelièvre | 27 août 2022



©Bruno Moussier/AIDA

Porté par la direction haletante de Jérémie Rhorer, *Rigoletto* triomphe à la Côte-Saint-André

Débarassée de certaines (mauvaises) habitudes interprétatives, la partition de Verdi retrouve une noirceur et une tension dramatique étonnantes. Le public adhère et fait un triomphe aux interprètes !

Retour aux sources... et à la noirceur originelle du mélodrame

Ce vendredi 26 octobre, c'est une salle debout qui, après quelque deux heures trente de musique écoutée avec une attention quasi religieuse, salue par une immense ovation le *Rigoletto* proposé par le Festival de la Côte Saint-André.



© Caro

Les principaux artisans de ce triomphe ? Le Cercle de l'Harmonie, le Jeune Orchestre Européen Hector Berlioz-Isère et leur chef **Jérémie Rhorer**, qui ont proposé du chef-d'œuvre verdien une lecture en tout point étonnante. Leur premier mérite consiste tout simplement à rappeler que *Rigoletto* est un pur chef-d'œuvre d'efficacité dramatique et musicale, empreint d'une noirceur et d'une violence qui en font le très digne héritier du *Roi s'amuse*, l'un des drames les plus sombres de Hugo.

PREMIERE LOGE - 27 AOÛT 2022

Nous connaissons (ou croyons connaître) tellement bien ce premier opéra de la fameuse trilogie verdienne... que nous avons presque fini par l'oublier ! Sans compter des décennies d'interprétations superficielles réduisant l'œuvre à une succession de ritournelles faciles servant de faire-valoir à des interprètes en quête d'exploits vocaux...

Rien de tel ici. Dès le prélude, sombre, menaçant, hautement tragique, le drame vous empoigne et ne vous lâche plus, jusqu'à l'implacable catastrophe finale : un trio de la tempête qui scotche littéralement les spectateurs sur leur siège, le meurtre sordide de Gilda, le cri déchirant d'un père anéanti... Ce voyage à travers les méandres les plus noirs de l'âme humaine aura à peine été éclairé, très fugacement, par deux ou trois trouées lumineuses : le « *Veglia, o donna* », le « *Caro nome* »... Même le premier tableau, celui de la fête à la cour du duc, met mal à l'aise : rarement la musique dévolue à la *banda* aura à ce point exprimé la futilité et l'inquiétante décadence qui règnent chez les courtisans. Si toutes les reprises, quasi toujours coupées – y compris sur les plus grandes scènes lyriques du monde –, sont enfin rétablies, l'œuvre se trouve débarrassée de diverses fioritures qui la défigurent trop souvent. Ainsi n'entendra-t-on aucun aigu extrapolé, aucun *rallentando*, aucun des points d'orgue habituels dans le « *Questa o quella* » du duc. Seules concessions accordées aux chanteurs, quelques aigus imposés par la tradition (à la fin du duo de la vengeance par exemple, ou de « *La donna è mobile* »), mais ils sont tenus sans ostentation et s'intègrent naturellement à la ligne musicale : à l'hédonisme vocal fait place la rigueur musicale et, partant, la vérité dramatique. Rappelons enfin que, comme pour la *Traviata* donnée au Théâtre des Champs-Élysées en 2018, Jérémie Rohrer a choisi de revenir au diapason original souhaité par Verdi (voyez [ici](#) l'interview qu'il nous a récemment accordée).

Une tension dramatique haletante

Jérémie Rohrer, pour autant, ne livre pas une lecture uniformément noire et brutale de l'œuvre, loin de là : il laisse s'épancher librement le lyrisme des pages amoureuses, ou le pathétisme des plaintes de Gilda (« *Tutte le feste* ») ou de son père (« *Miei signori, perdono* »...), assurant par de saisissants effets de contraste la tension dramatique de l'œuvre. Un exemple parmi tant d'autres : le chant douloureux de Rigoletto (« *Non morire, mio tesoro, pietade !* ») soutenu par la ligne intensément lyrique des cordes, succédant à l'accompagnement éthéré, irréel, quasi désincarné des violons alors que Gilda expire (« *Lassù in cielo, vicina alla madre* »). Mille autres détails seraient à souligner (les lignes du violoncelle, inhabituellement sèches et nerveuses pendant le « *Miei signori, perdono, pietate !* », traduisant l'angoisse et la nervosité du bouffon, le lyrisme de sa plainte étant quant à lui souligné par le cor anglais ; l'accompagnement à la fois grinçant et inquiétant du duo entre Sparafucile et Rigoletto au premier acte, ...). La richesse de cette interprétation ne saurait pour autant se réduire à une simple succession de détails intéressants : encore une fois, elle réside principalement dans la grande cohérence qui la sous-tend, qui redonne au chef-d'œuvre verdien toute son urgence dramatique... et qui nous fait regretter qu'une captation audio du concert n'ait pas été prévue !

Un plateau... au diapason !

D'autant que le plateau, dans sa parfaite adhésion au projet esthétique et dramatique du chef, est des plus satisfaisants. Commençons par souligner l'excellent niveau des petits rôles : les courtisans (**Dominic Sedwick**, **Leon Košavić** et **Yu Shao**) parviennent à donner aux silhouettes croquées par Verdi une vraie épaisseur ; **Ema Nikolovska** se montre parfaitement efficace en Giovanna et en page du duc ; **Nicolas Legoux** possède toute l'autorité de Monterone ; et surtout, **Julie Robard-Gendre** confère aux quelques répliques de la Comtesse de Ceprano (quel luxe !) une noblesse d'accent tout à fait inhabituelle. Sparafucile et sa sœur sont incarnés respectivement par **Alexander Tsymbalyuk** et **Adriana di Paola**. Le premier, récemment entendu en Commandeur de *Don Giovanni* à l'Opéra Bastille, est un spadassin étonnamment digne, au chant sobre, assez loin de la brute épaisse qu'on nous donne généralement à voir. Adriana di Paola attire l'œil et l'oreille avec une Maddalena aguicheuse mais sans vulgarité.

Quant au trio incarnant les premiers rôles, il a été particulièrement applaudi par le public.

Le ténor **Liparit Avetisyan** est une belle découverte : la voix est souple, le timbre clair, la ligne de chant soignée. Il se montre particulièrement brillant dans son premier air et surtout dans une « *Donna* » chantée tout en délicatesse et, une fois n'est pas coutume, dénuée de toute vulgarité. Il se montre en revanche un peu plus tendu dans sa longue et difficile scène du second acte...



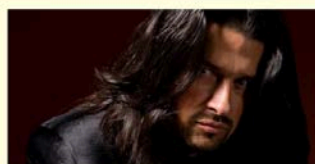
© D. R.

Un ténor à suivre quoi qu'il en soit, plus que prometteur (il s'est déjà produit à Covent Garden), possédant des moyens particulièrement bien adaptés au *bel canto* : sans doute le chanteur doit-il encore éviter certains emplois trop lyriques, le rôle du duc constituant sans doute une limite à ne pas dépasser... pour le moment en tout cas !

Olga Peretyatko arrache Gilda aux sopranos suraigus à l'expressivité parfois limitée qui s'emparent quelquefois du rôle – ce que n'était pas la créatrice, Teresa Brambilla, laquelle chanta Abigail à Paris au Théâtre Italien en 1845, et possédait également à son répertoire les rôles d'Odabella ou de Luisa Miller... La voix de la soprano russe a acquis une belle rondeur dans le grave ces dernières années et la projection vocale est toujours aussi efficace. La ligne de chant est quant à elle particulièrement soignée, notamment dans les passages *cantabile*, ce qui nous vaut un duo du deuxième acte ou encore une mort de Gilda particulièrement émouvants.



© Marcimarc



© D.R.

Le baryton slovaque **Dalibor Jeniš** a parcouru un très beau chemin depuis son Conrad des *Fées du Rhin* à Montpellier en 2002. Il s'est depuis produit sur les principales scènes internationales, notamment à l'Opéra de Paris où nous l'avons entendu en Valentin, Marcello ou Figaro.

Il incarne ici un très digne Rigoletto, sobre, sans cabotinage, dont le timbre aux couleurs tendres et légèrement plaintives permet l'expression d'un lyrisme mesuré et touchant.

Ajoutons pour conclure que le chœur (exclusivement masculin) de la Musikfest Bremen a apporté au concert une contribution de qualité, et que les différents chanteurs ont également interprété leur rôle *scéniquement*, avec conviction, dans une mise en espace efficace et parfaitement en phase avec la musique.

Un concert passionnant, qui sera de nouveau donné à Brème le 28 août.



PRODUCTION

Le Festival Berlioz présente Rigoletto sur instruments d'époque

Le Cercle de l'Harmonie de Jérémie Rhorer poursuit son exploration verdienne (après La Traviata au Théâtre des Champs-Élysées en 2018) avec Rigoletto, qui enthousiasme le public berliozien de La Côte-Saint-André.

De prime abord, l'idée de jouer *Rigoletto* pour célébrer *Berlioz* peut surprendre. De fait, la soirée n'avait pas été prévue ainsi : *Valery Gergiev* devait être invité mais le Directeur du Festival, *Bruno Messina*, y a renoncé du fait de la situation géopolitique et des *accointances du chef avec le régime russe*. En urgence, l'ensemble sur instruments d'époque *Le Cercle de l'Harmonie* et son chef *Jérémie Rhorer* qui présentaient l'opus verdien à Brème en cette fin août et le reprendront à *Beaune* l'année prochaine, ont été sollicités pour combler le vide. Cela tombe bien, *Verdi* ayant lu et apprécié le *Traité d'orchestration* de *Berlioz*, un lien entre ces deux compositeurs était vite trouvé. Faisant d'une pierre deux coups, *Le Cercle de l'Harmonie* pouvait dès lors dépanner sur un second projet en intégrant à son effectif le *Jeune Orchestre Européen Hector Berlioz*, habituellement *coaché* par *François-Xavier Roth* qu'un projet (Berliozien, heureusement) retenait cette année en d'autres lieux.

Jérémie Rhorer dirige son orchestre avec une certaine grâce. Dans son costume cintré, il prend des poses qui lui sont propre : en cowboy les jambes arquées, plus disco avec les pieds positionnés à 90°, ou tel un escrimeur se penchant, la baguette tendue vers l'orchestre qui réagit aussitôt, apportant ainsi un relief certain à leur interprétation, souvent menée à un tempo rapide. Le son légèrement plus acide des instruments d'époque confère par exemple à la première scène de Sparafucile une tension supplémentaire. L'enthousiasme de l'orchestre le conduit à couvrir les chanteurs dans les premières minutes, avant que le bon réglage ne soit trouvé. Seuls les cuivres peinent à se modérer et écrasent parfois le reste de l'orchestre ou des chanteurs. Mais le duo entre Gilda et *Rigoletto* à l'acte II bénéficie d'un accompagnement d'une délicatesse extrême qui magnifie ce passage. Les artistes du *Chœur de la Musikfest Bremen* s'appuient sur leurs partitions (ce qui est étonnant pour un ouvrage aussi important) mais se montrent attentifs et bien en place. Ils chantent toutefois un peu fort durant la scène de l'enlèvement, lui enlevant une part de son mystère.

Si le panneau sur les portes du Château Louis XI, dont la cour accueille les spectacles du Festival en extérieur, indique bien une « version de concert », c'est en fait plutôt une mise en espace qui est proposée, les chanteurs jouant l'action à l'avant-scène, sans partition. *Dalibor Jenis* interprète le rôle-titre d'un bel italien. Pas forcément à l'aise en bouffon, il trouve son assurance dans la douleur du père, montrant bien le pathétique du personnage à l'acte II. Sa voix est très centrale, son phrasé est très accentué et son timbre brillant, avec un vibrato lent et long.



© Bruno Moussier / AIDA



© Bruno Moussier / AIDA



Jérémie Rhorer (© Bruno Moussier / AIDA)

Olga Peretyatko chante Gilda avec une technique parfaite, mais qui manque d'incarnation dans certains passages : les vocalises sont alors plus chantées comme une démonstration de capacité que comme l'expression d'un sentiment traversant son personnage. La voix manque ainsi par exemple de la légèreté juvénile qui sublimerait son duo avec *Rigoletto* à l'acte I. Ceci étant, son timbre duveteux aux belles couleurs fleuries, ses trilles perlés tenus, mais aussi la touchante détresse exprimée au dernier acte, lui valent un accueil chaleureux du public au moment des saluts. Son personnage expire finalement dans un très long dernier soupir vocal, tenu d'une voix filée et maîtrisée.



Olga Peretyatko, Dalibor Jenis & Jérémie Rhorer (© Bruno Moussier / AIDA)

Liparit Avetisyan, Duc de Mantoue au jeu scénique investi, reçoit les applaudissements les plus nourris du public. Son timbre roussi et son émission aisée, tant dans des aigus éclatants que dans des graves poignants n'y est pas pour rien. Son phrasé intelligent, apportant beaucoup de musicalité à son interprétation, non plus. Son vibrato est vif, rapide et fin. Il chante son air de l'acte II les yeux fermés, le buste relevé, très inspiré.



Liparit Avetisyan (© Bruno Moussier / AIDA)

Nicolas Legoux manque sans doute un peu d'ampleur vocale en Comte Monterone : sa voix rauque et sombre est certes menaçante mais pas tonnante. Sa haute stature et sa dignité en font en tout cas un père attendrissant. Les trois courtisans chantent groupés, penchés les uns vers les autres, maintenant un regard moqueur même face à la complainte de Rigoletto. Yu Shao en Borsa peine à faire entendre son timbre léger et frais, mais partage avec ses deux compères un phrasé dynamique. En Marullo, Dominic Sedgwick complotte d'une voix corsée et mate, assez ténébreuse et fine. Leon Kosavic se met en avant dans ce trio, en Comte Ceprano, par ses graves sombres et brillants, bien émis.



Yu Shao, Julie Robard-Gendreau & Liparit Avetisyan (© Bruno Moussier / AIDA)

L'interprétation de Sparafucile par Alexander Tsybalyuk ressort par la largeur de sa voix aux somptueux graves extrêmes, riches en harmoniques. Il applique à son personnage une certaine réserve qui sied bien à ce « tueur honnête ».

Le rôle de Maddalena, qui devait initialement être chanté par Victoria Karkacheva, l'est finalement par Adriana di Paola (ce remplacement de dernière minute expliquant la présence intrigante d'un pupitre à l'avant-scène à jardin, qui n'est finalement pas utilisé). Sa voix très grave et noire, puisée dans la poitrine, manque de stabilité et donc de justesse. Les rires moqueurs de son personnage pourraient également être plus incarnés pour apporter plus de sens et de dynamique à l'ensemble.



Adriana di Paola (© Bruno Moussier / AIDA)

Luxe étonnant, c'est Julie Robard-Gendreau (Compositeur enthousiasmant dans *Ariane à Naxos* à Limoges récemment) qui chante le très court rôle de La Comtesse, d'une voix chaude, joliment couverte et percutante, dotée d'un vibrato très rond. Ema Nikolovska chante à la fois Giovanna et le Page d'une voix fine et vive, bien projetée. Elle élargit toutefois la voix pour donner de mauvais conseils à Gilda, et accentue son vibrato en Page malmené par les courtisans.

Alors que Gilda meurt sur la scène, un papillon blanc, brillant sous les projecteurs, voltige au-dessus, comme un symbole. Le public offre quant à lui aux interprètes du soir une ovation debout.



© Bruno Moussier / AIDA

Interview

Jérémie Rhorer : « Mon rêve absolu est Puccini »

18/08/2022



© Caroline Dautre

Longtemps indissociable de Mozart, Jérémie Rhorer n'en a pas moins étendu l'horizon de son répertoire lyrique à Rossini, Strauss, Poulenc, et même à la création. Après *La traviata* au Théâtre des Champs-Élysées, le fondateur du Cercle de l'Harmonie dirige son deuxième opéra de Verdi sur instruments d'époque avec *Rigoletto*, au Festival Berlioz de la Côte-Saint-André.

Comment Verdi est-il arrivé dans votre parcours, d'abord placé sous le signe de Mozart, auquel vous avez longtemps été étroitement, sinon presque exclusivement, associé ?

Mozart m'a, en effet, apporté une certaine reconnaissance dès mes débuts, et j'y reviens toujours avec bonheur. Il m'était cependant nécessaire, pour grandir en tant que chef, d'aborder d'autres répertoires, tant à la tête du Cercle de l'Harmonie, que comme chef invité. C'est dans ce dernier cadre que j'ai eu, en 2016, mes deux premières opportunités verdienues : d'abord *Stiffelio*, sur scène à l'Opéra de Francfort, puis le *Requiem*, avec l'Orchestre National de France et le Chœur de Radio France. Deux belles aventures, où j'ai néanmoins éprouvé toutes les limites de l'interprétation de cette musique avec une phalange moderne. D'où, deux ans plus tard, l'extraordinaire expérience de diriger enfin *La traviata* avec le Cercle de l'Harmonie, au Théâtre des Champs-Élysées. Car les instruments d'époque permettent une lecture plus proche de la pensée du compositeur, quel qu'il soit. Ainsi, Verdi tenait énormément au diapason à 432 Hz – alors que le la est actuellement à 440 Hz, voire parfois plus haut encore –, au point d'écrire une lettre au sénat italien en ce sens.



Jérémie Rhorer © DR

Pourquoi cette fixation sur le diapason ?

Verdi savait, en fin connaisseur des voix, qu'un la plus bas permet, d'un point de vue physiologique, davantage de détente pour le chant. Sur le plan instrumental, le diapason modifie les timbres, et partant, l'équilibre, non seulement à l'intérieur de l'orchestre, mais aussi entre la fosse et le plateau. La balance est ainsi bien plus naturelle – comme organique –, et les chanteurs n'ont plus à forcer. Car il est clair, pour moi, que Verdi se réclame d'une esthétique française de l'orchestre, par sa grande clarté de texture, en opposition à l'école germanique, davantage à la recherche du brillant, d'un gigantisme : il connaissait à fond le *Grand traité d'instrumentation et d'orchestration modernes* de Berlioz.

Votre lecture de Verdi s'appuie aussi sur un refus des traditions, en prônant un retour absolu au texte musical...

En effet, c'est un travail de titan, déjà initié voici quelques décennies par Riccardo Muti – non sans d'ailleurs d'énormes résistances, tant chez les musiciens et les chanteurs, que de la part du public. Il faut questionner toutes ces traditions interprétatives colportées depuis des décennies, sans qu'on s'interroge jamais sur leur légitimité, ni même sur la date où elles ont été fixées. Pour les nuances, par exemple, Verdi note bien plus de passages *ppp*, voire *pppp* qu'on ne le croit, ce qui n'est quasiment jamais respecté. Cette même « tradition » impose des *tempi* n'ayant parfois rien à voir avec ce qui est écrit, ou de soudains *rallentando* ou *accelerando* tout aussi arbitraires. Sans parler des coupures qui dénaturent les œuvres – ainsi, dans *La traviata*, des deuxièmes couplets de « *Ah fors'è lui* » et d'« *Addio del passato* », ou encore de la reprise des cabalettes.

Il existe, à mon sens, une filiation claire, qui va de Gluck à Wagner, Verdi compris.

Jérémy Rhorer

S'agissant du chant, que dire de ces contre-notes rajoutées et tenues plus que de raison ? Pour sa première *Violetta*, Vannina Santoni avait sans problème renoncé au contre-mi bémol de son premier air, tandis que Saimir Pirgu s'est laissé convaincre de renoncer au traditionnel contre-ut de la cabalette d'Alfredo. Dans *Rigoletto*, je compte bien obtenir pareil respect de la partition, y compris de chanteurs ayant déjà souvent chanté leur rôle, comme ce sera le cas. Ce qui me fait grand plaisir, c'est que ce projet Verdi commence à intéresser des interprètes tels que Ludovic Tézier : il n'était, hélas, pas libre, mais il serait tout à fait partant pour travailler dans cette optique.



Jérémy Rhorer dirigeant le Cercle de l'Harmonie © Caroline Dautre

À voir :

Rigoletto de Giuseppe Verdi, avec le Chœur du Musikfest Bremen, le Jeune Orchestre Européen Hector Berlioz – Isère, Liparit Avetisyan (Il Duca di Mantova), Dalibor Jeniš (Rigoletto), Olga Peretyatko (Gilda), Alexander Tsybalyuk (Sparafucile), Victoria Karkacheva (Maddalena), Emma Nikolovskia (Giovanna), Nicolas Legoux (Il Conte di Monterone), Dominic Sedgwick (Marullo), Yu Shao (Matteo Borsa), Leon Kozavich (Il Conte di Ceprano) et Julie Robard-Gendre (La Contessa), sous la direction de Jérémy Rhorer, au Festival Berlioz de La Côte-Saint-André, le 26 août 2022, et au Musikfest Bremen, le 28 août 2022.

Quels autres opéras de Verdi, ou quels autres répertoires lyriques aimeriez-vous aborder ?

Chez Verdi, j'aimerais clore la trilogie populaire, en faisant *Il trovatore*. Mais je suis également très intéressé par ses opéras français, particulièrement *Jérusalem*, *Les Vêpres siciliennes*, et bien sûr *Don Carlos*. Ce serait à nos maisons de défendre tout ce répertoire, qu'il faudrait monter, peut-être pas nécessairement à l'Opéra de Paris, mais au Théâtre des Champs-Élysées ou au Châtelet – et la trilogie populaire aurait tout à fait sa place à l'Opéra Comique, voire à l'Opéra Royal de Versailles. Un autre de mes rêves serait de confronter Verdi et le Berlioz des *Troyens*, ou de *Béatrice et Bénédict*. Voilà qui aurait tout à fait sa raison d'être à La Côte-Saint-André ! Berlioz est, de toute façon, un de mes compositeurs préférés – le plus grand souvenir de mon passage à la Maîtrise de Radio France a été de participer à *La Damnation de Faust* dirigée par Colin Davis, avec Jessye Norman, à la salle Pleyel. Wagner me passionnerait aussi, mais pour le mettre en regard avec Weber et Meyerbeer, ainsi qu'avec Gluck, afin de montrer tout ce qu'il leur doit. On a tendance à voir l'Histoire, y compris celle des arts, comme une marche continue vers ce qu'on pense être le progrès. Or, il existe, à mon sens, une filiation claire, qui va de Gluck à Wagner, Verdi compris. C'est peut-être en ce sens qu'on peut comprendre la fameuse phrase de ce dernier : « *Torniamo all'antico : sarà un progresso* » (revenons au passé : ce sera un progrès).

Et comme chef lyrique sans le Cercle de l'Harmonie ?

Mon rêve absolu est Puccini. Il est la quintessence de l'expression lyrique, car il allie l'évidence mélodique à une maîtrise absolue de l'orchestration, avec un contrôle quasi organique de l'harmonie. Malheureusement, par tradition, on considère que ce répertoire ne peut être bien servi que par des chefs italiens. Un préjugé absurde, qui touche d'ailleurs aussi la musique russe. Mais je rêverais d'aborder *Tosca*, et plus encore *Madama Butterfly* !

Propos recueillis par THIERRY GUYENNE

<https://c.ledauphine.com/culture-loisirs/2022/08/26/un-rigoletto-eclatant-avec-jeremie-rhorer>

Hier soir au château Louis XI | la côte saint-andré

dl Un Rigoletto éclatant avec Jérémie Rhorer

Par G.A. – Hier à 23:45 – Temps de lecture : 1 min

Le Dauphiné Libéré



02 / 02

Pari gagné pour Jérémie Rhorer. Vendredi soir 26 août, avec le très populaire *Rigoletto*, à la tête du Cercle de l'Harmonie et du Jeune Orchestre européen Hector Berlioz Isère, il a fait passer avec puissance le souffle de Verdi. Dès l'ouverture, il a imposé son style, déployant une orchestration inspirée et effrénée, prenant aussi le temps de s'attarder sur les duos afin de leur rendre une beauté et une délicatesse absolues. Dans cet opéra d'amour et de mort où le compositeur joue de toute sa palette, la magnifique et resplendissante Olga Peretyatko, de sa voix longue aux multiples nuances, était bouleversante de passion. Dalibor Jeniš campait un *Rigoletto* magistral en proie à ses tourments et Liparit Avestisyan, un duc de Mantoue au cynisme donjuanesque très mozartien. Le jeu très complet des chanteurs associé à l'extraordinaire prestance de l'orchestre a même fait oublier qu'on assistait à une version de concert de cet opéra.

6 | VENDREDI 26 AOÛT 2022 | LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

ISÈRE

LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ

Un éclatant *Rigoletto* porté par Jérémie Rhorer

6 | VENDREDI 26 AOÛT 2022 | LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

ISÈRE

LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ

Un éclatant *Rigoletto* porté

Le directeur d'orchestre du Cercle de l'harmonie dirigera le célèbre opéra de Verdi, en version chantée, avec le Jeune Orchestre européen Hector-Berlioz Isère et la participation de brillants chanteurs dont Olga Peretyatko.

➤ On vous retrouve une nouvelle fois au Festival Berlioz. Le compositeur a révolutionné son époque avec son Traité d'orchestration, salué d'ailleurs par Verdi, que vous allez diriger. Que représente pour vous Berlioz aujourd'hui ?

« Il a beaucoup inspiré Verdi, mais pas seulement, puisque le Traité d'orchestration est au cœur du développement de la musique européenne au XIX^e siècle. Non seulement il a influencé directement Wagner et toute l'école allemande et autrichienne jusqu'à être revu et corrigé par Richard Strauss lui-même, mais il a aussi influencé tout le développement de l'école russe qui était elle-même basée sur l'orchestration et le développement de l'orchestration. Si on parle de l'influence de ce Traité, on a pratiquement toute l'évolution européenne de la musique symphonique et comme très souvent, ce développement de la musique symphonique a été mis au service du drame comme chez Wagner, chez Verdi, on a une position cen-



Jérémie Rhorer se réjouit de diriger, outre son orchestre, le Cercle de l'harmonie, le Jeune Orchestre européen Hector-Berlioz Isère. Photo Caroline DOUTRE

trale de Berlioz et de la culture dont Berlioz était dépositaire, une culture éminemment française. »

➤ Pour votre concert à La Côte-Saint-André ce 26 août, vous allez diriger *Rigoletto*. Pourquoi ce choix ?

« Depuis un bon moment avec Bruno Messina [directeur artistique du festival, NDLR], nous parlions de ces liens entre Verdi et Berlioz et plus généralement des liens entre la musique italienne avec Verdi, Puccini et la musique française. Nous parlions aussi de ce qu'on appelle la tragédie populaire de Verdi, c'est-à-dire *La Traviata*, *Rigoletto* et *Le Trouvère*. Il se trouve que nous avons donné *La Traviata* en 2018 au Théâtre des Champs-Élysées avec un projet interprétatif très particulier, autour du diapason que préconisait Verdi, un diapason légèrement plus bas et qui était pour lui une manière de s'identifier à une tradition française quand l'Alle-

magne développait un diapason beaucoup plus haut et plus brillant. Il était dans une sorte de résistance. Ce second volet s'est imposé naturellement dans notre production pour le salut à l'harmonie et Bruno Messina s'est intéressé à ce projet dès le début et nous a programmés dès que l'occasion s'est offerte. »

➤ On ne peut évoquer ce concert sans le Jeune Orchestre européen Hector-Berlioz Isère qui sera intégré à votre propre orchestre. Comment avez-vous travaillé avec lui ?

« C'est la première fois que je vais travailler avec eux, mais cet orchestre apporte beaucoup de choses. Il a cette culture très particulière qu'il joue sur des instruments d'époque. Les musiciens ont développé une virtuosité très particulière et qui est très précieuse pour moi dans la restitution et l'interprétation des œuvres. C'est aussi un jeune orchestre qui apporte une frai-

cheur, un enthousiasme et une motivation extrêmement précieuse, mais aussi une envie d'apprendre qui va rencontrer l'envie de transmettre des musiciens du Cercle de l'harmonie. Nous attendons beaucoup de ce premier échange. »

➤ Il y a l'orchestre et il y a les voix. Pour finir, pouvez-vous aussi nous parler des chanteurs qui vont vous accompagner, notamment Olga Peretyatko, merveilleuse soprano ?

« On a essayé d'avoir une distribution de jeunes chanteurs extrêmement prometteurs dont la plupart ont déjà chanté les rôles ou viennent de faire leurs débuts. C'est une distribution à la fois très expérimentée, très spécifique mais aussi très enthousiaste. En ce qui concerne Olga [Peretyatko], c'est un peu différent. Je l'ai croisée de très nombreuses fois, mais on n'a jamais eu, alors qu'on s'apprécie beaucoup, l'occasion de travailler ensemble. J'avais eu l'occasion d'évoquer ses projets avec elle et elle avait vraiment envie qu'on travaille ensemble et de se confronter à ce type de projet interprétatif. C'est dans ce cadre-là qu'elle est la leader de la distribution. »

Propos recueillis par Georges AUBRY

Jeune Orchestre européen Hector-Berlioz Isère, le Cercle de l'harmonie, Chœur de Brème, sous la direction de Jérémie Rhorer. À 21 heures au château Louis XI.

ET AUSSI...

VENDREDI 26 AOÛT

Concerts gratuits

Le "off" des fanfares

➤ Harmonie d'Heyrieux à 19 h

sous la halle médiévale.

➤ La Javerne

Frères de Sac quartet, à 23 h.

Isère / À écouter

Festival Berlioz : un casting de haut vol pour Rigoletto, ce vendredi soir

Jérémie Rhorer, le directeur d'orchestre du Cercle de l'harmonie, dirigera ce vendredi 26 août à 21 heures, au château Louis XI, dans le cadre du festival Berlioz, l'opéra Rigoletto de Verdi, en version chantée. Il sera accompagné du jeune orchestre européen Hector Berlioz Isère et de magnifiques chanteurs dont la soprano Olga Peretyatko qui a débuté, à seulement 15 ans, au Théâtre Mariinsky de Saint-Petersbourg. Le chef d'orchestre revient sur l'importance de la musique de Berlioz, sur Verdi et sur l'apport des musiciens du jeune orchestre dans le concert qui sera donné sur la scène de La Côte-Saint-André.

FRANCE MUSIQUE - JEUDI 4 AOÛT - LA MATINALE

Invité Jérémie Rhorer

Radios ▾

L'espace musique

radiofrance

Rechercher 🔍

Se connecter 👤

france musique

Grille des programmesPodcastsConcertsJazzClassiqueContemporain

Jérémie Rhorer dirige cet été le Rigoletto de Verdi

Jeudi 4 août 2022

▶ ÉCOUTER (26 MIN)



Le chef d'orchestre Jérémie Rhorer

Résumé

Aujourd'hui, nous recevons le chef d'orchestre et compositeur Jérémie Rhorer à l'occasion de sa venue au Festival Berlioz de la Côte Saint-André le 26 août et au Festival de Brême le 28 août, pour diriger le *Rigoletto* de Verdi.

Ce dimanche 7 août, **Jérémie Rhorer** dirigera l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo dans un programme Brahms et Schumann. Concert qui sera filmé et diffusé par la suite sur Mezzo et TF1 entre autres. Il dirigera ensuite le *Rigoletto* de Verdi le 26 août au Festival Berlioz puis le 28 août dans le cadre du Festival de Brême, avec son ensemble Le Cercle de l'Harmonie.

"C'est très intéressant d'avoir cette couleur italienne cet été, parce que c'est pour moi une sorte de fil rouge dans la révélation d'une esthétique."

Après un cursus à la Maîtrise de Radio France qui lui a révélé sa vocation pour la direction d'orchestre, Jérémie Rhorer se forme au Conservatoire de Paris en clavecin, flûte, théorie et composition. Ses professeurs et mentors ont été Thierry Escaich, Emil Tchakarov, William Christie et Marc Minkowski.

Au micro de Gabrielle Oliveira-Guyon, Jérémie Rhorer se souvient de l'enseignement de ses professeurs : *"Pour Emil Tchakarov, la direction d'orchestre ne s'apprenait pas de manière où on l'entend aujourd'hui. Lui avait été, jeune bulgare, dans une situation extrêmement difficile pour apprendre la musique, il avait transcrit tout le répertoire pour un orchestre de cinquante accordéons et il avait appris à diriger comme cela..."*. Il évoque également Thierry Escaich, qui fut un véritable mentor pour lui : *"Thierry Escaich me disait : 'Tu dois être en possession du texte à tel point que c'est toi qui recompose'."*

"La plupart des aspects de la dimension du métier de chef d'orchestre sont liés à l'expérience, à la connaissance des femmes et des hommes qu'on va diriger. La psychologique prend une part très importante."

Jérémy Rhorer a fait ses débuts aux États-Unis en 2008 avec le Philadelphia Chamber Orchestra. Il obtient en 2014 le Grand Prix du Syndicat de la Critique et le BBC Music Magazine Award 2016 pour la production du Dialogue des Carmélites de Francis Poulenc donnée au Théâtre des Champs-Élysées. En 2019, il est nommé pour la meilleure production de l'année aux International Opera Awards pour La Traviata qu'il donne au Théâtre des Champs-Élysées. Disciple de Thierry Escaich, compositeur contemporain majeur, lauréat du Prix Pierre Cardin, Jérémy Rhorer poursuit un travail exigeant de composition parallèlement à la direction d'orchestre. Il a composé Le cimetière des enfants (versions pour piano et orchestre), un Concerto pour violoncelle pour Jérôme Pernoo (2014), et, sur commande du Philharmonia Orchestra, un Concerto pour piano destiné à Jean-Yves Thibaudet (2017).

Prochaines dates de concert :

- Le **dimanche 7 août à 21h30** au Palais Princier de Monaco, Jérémy Rhorer dirigera l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo dans un programme Brahms et Schumann.
- Le **vendredi 26 août à 21h** à La Côte-Saint-André, dans la Cour du château Louis XI, à l'occasion du Festival Berlioz, Le *Rigoletto* de Verdi par le Cercle de l'Harmonie dirigé par Jérémy Rhorer.
- Le **dimanche 28 août à 19h30**, dans le cadre du Festival de Brême, *Rigoletto* de Verdi par Le Cercle de l'Harmonie dirigé par Jérémy Rhorer

À réécouter : **Jérémy Rhorer dirige La Flûte enchantée au Festival de Beaune**



Références

Programmation musicale

08h35



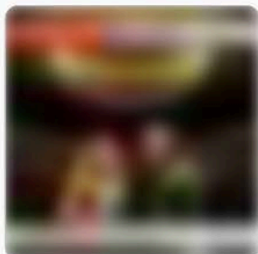
MOZART (Compositeur)

duo : Bei Männern welche Liebe fühlen (Acte I) Duo
Pamina Papageno

, Cercle de l'harmonie / jeremie rhorer, dir / Mari Eriksmoen :
Pamina, fille de la Reine de la Nuit, Soprano et Riccardo Novaro :...
[Voir plus](#)



08h44



Johannes Brahms (Compositeur)

Symphonie n° 1 en ut min op 68 : 3. Un poco allegretto e
grazioso

Jeremie Rhorer (Chef d'orchestre), Le Cercle De L'Harmonie
Album Brahms : Symphonie n° 1 et Concerto pour violon en Ré
Maj (2021)
Label NoMadMusic (NMM101)



08h53



Henri Reber (Compositeur)

Symphonie n° 4 en Sol Maj op 33 : Scherzo

Jeremie Rhorer (Chef d'orchestre), Le Cercle De L'Harmonie
Album Le Paris des romantiques (2011)
Label AMBROISIE (AM 207)



COMPTES RENDUS

Festivals

BEAUNE
Cour des Hospices,
16 juillet

Tancredi
Rossini

Michele Angelini (Argirio)
Anna Goryachova (Tancredi)
Andreas Wolf (Orbazzano)
Sarah Traubel (Amenaide)

Deniz Uzun (Isaura)
Valentin Thill (Roggiero)
Jérémy Rhorer (dm)

Révélé à Beaune par un remarquable *Idomeneo*, en 2006, Jérémy Rhorer est, depuis, régulièrement revenu au Festival, avec son ensemble Le Cercle de l'Harmonie. Anne Blanchard lui confie, cette année, *Tancredi* (Venise, 1813), son deuxième Rossini, après *Il barbiere di Siviglia*, en 2018.

Cette œuvre – jouée ici dans sa version originale, avec fin heureuse – que Stendhal chérissait entre toutes, pour sa jeunesse et ses parfaites proportions, convient très bien au chef français. L'évident héritage mozartien de la partition lui fait tirer de sa phalange sur instruments d'époque des trésors de transparence et de poésie, en particulier pour l'entrée de Tancredi, toute de fluidité aquatique, ou encore pour la déchirante introduction de l'air « de la prison » d'Amenaide, avec son sublime solo de cor anglais.

Malheureusement, le plateau ne répond qu'imparfaitement à cette direction élégante, nerveuse et souvent inspirée. Dans le rôle-titre, Anna Goryachova, convaincante Rosina, en 2018, semble cramponnée à sa partition, trop soucieuse de faire sonner sa voix dans une tessiture un peu grave pour incarner véritablement un personnage. Dommage, car le timbre est beau, la technique souvent adéquate et, par moments, l'instinct dramatique réel.

Nous n'en dirons pas autant de Sarah Traubel – pour l'anecdote, petite-nièce de l'illustre soprano wagnérienne Helen Traubel (1899-1972) –, au timbre banal, à la technique fragile et simplifiant certaines coloratures : toutes choses dont on pourrait pourtant s'accommoder, si son Amenaide racontait quelque chose, au lieu de constamment donner l'impression de n'avoir aucune idée de ce qu'elle dit, ni même de ce qui se passe. Du coup, les duos Tancredi/

Amenaide, grands moments de bel canto, font long feu, tant les deux chanteuses semblent n'avoir rien à partager.

La vraie leçon de style est donnée par Michele Angelini, arrivé le jour même de Bad Wildbad – la veille, il y chantait encore Rinaldo dans *Armida* du même Rossini ! – pour remplacer Matthew Newlin, souffrant du Covid, en

Une soirée un peu frustrante, à cause d'une distribution inégale, mais qui a su offrir de réels moments de bonheur.

Argirio. Le ténor italo-américain est formidable d'évidence théâtrale et d'aisance technique, capable de toutes les virtuosités et contre-notes

(contre-ré compris, très faciles, dans son second air), et osant des variations et cadences aussi inventives qu'acrobatiques. Son duo avec Tancredi (« *Ah ! se de' mali miei* ») atteint à l'osmose et l'excitation souhaitées.

Excellente basse, sonore et mordante, Andreas Wolf fait regretter qu'Orbazzano n'ait pas d'air. Les seconds rôles sont défendus par Deniz Uzun, Isaura solide et investie, et Valentin Thill, efficace Roggiero – pour une fois ténor, et non mezzo. Il faut, enfin, louer l'excellent Chœur de Chambre de Namur – exclusivement masculin pour l'occasion –, tour à tour joyeux ou affligé, martial ou compatissant.

Une soirée un peu frustrante, à cause d'une distribution inégale, mais qui a su offrir de réels moments de bonheur.

THIERRY GUYENNE

Michele Angelini, Anna Goryachova, Jérémy Rhorer, Sarah Traubel et Deniz Uzun dans *Tancredi*.



JEAN-CLAUDE COTTIER

LA CÔTE-
SAINT-ANDRÉ
Cour du Château Louis XI,
26 août

Rigoletto
Verdi

Liparit Avetisyan (Il Duca di Mantova)
Dolbor Jenis (Rigoletto)
Olga Peretyatko (Gilda)
Alexander Tsymbalyuk (Sparafucile)
Adriana Di Paola (Maddalena)
Ema Nikolovska (Giovanna)
Nicolas Legoux (Il Conte di Monterone)
Dominic Sedgwick (Marullo)
Yu Shao (Matteo Borsa)
Leon Kasavic (Il Conte di Ceprano)
Jérémie Rhorer (dm)

La guerre en Ukraine ayant rendu Valery Gergiev indésirable dans un grand nombre de pays, Bruno Messina, directeur général et artistique du Festival de La Côte-saint-André, s'est vu dans l'obligation de bousculer la programmation initialement prévue. Celle-ci devait s'appuyer sur les voyages de Berlioz en Russie et l'influence du compositeur français sur la musique de ce pays, du Groupe les Cinq aux Ballets russes, et il était évidemment prévu que Valery Gergiev, familier du festival depuis quelques années, en soit l'un des héros. C'est ainsi, entre autres modifications, qu'ont été greffés deux titres ayant, *a priori*, peu à voir avec Berlioz : *Rigoletto* et *Die Zauberflöte*.

Berlioz avait, en 1855, ne pas connaître les opéras de Verdi, mais *Rigoletto* fut représenté au Théâtre-Lyrique, en 1863, c'est-à-dire la même année que la création tronquée des *royens* dans le même théâtre. Si Berlioz n'en lit mot, il citait toutefois, dans un article du *Journal des débats*, paru en 1858, le quatuor du dernier acte donné au Théâtre-Lyrique, déjà, avec la participation de Gilbert Duprez. Verdi fit, par ailleurs, de nombreux séjours à Paris, ce qui permit à Berlioz, outre quelques articles, d'entretenir des rapports cordiaux avec le compositeur italien, qu'il décrit comme « un ligne et honorable artiste », Verdi écrivant, pour sa part, à l'un de ses correspondants : « Saluez bien Berlioz, que j'estime comme compositeur et que j'aime comme homme. » Il existe, par ailleurs, une lettre de Berlioz, hélas non datée, dans laquelle ce dernier invite Verdi à dîner chez lui.

Verdi s'est penché avec passion sur le *Traité d'instrumentation* de Berlioz », explique Jérémie Rhorer, invité par Bruno Messina à



diriger *Rigoletto*. Un *Rigoletto* sur instruments d'époque, par le Jeune Orchestre Européen Hector Berlioz-Isère, encadré ici par des musiciens de l'ensemble Le Cercle de l'Harmonie. Le *Rigoletto* de Jérémie Rhorer convainc da-

«Verdi s'est penché avec passion sur le *Traité d'instrumentation* de Berlioz», explique Jérémie Rhorer.

vantage que la *Symphonie fantastique* et *Lélio*, dirigés l'an dernier. Son Verdi sonne nerveux, lyrique, tendu, avec des couleurs d'une stupéfiante beauté, en particulier le violoncelle sans vibrato, dans la première scène entre Rigoletto

et Sparafucile, ou les sons harmoniques des cordes, au moment de la mort de Gilda.

Le chœur (Musikfest Bremen Chor), en revanche, sans grand relief, aurait pu aborder avec un tout autre esprit, par exemple, le récit de l'enlèvement de Gilda. Du coup, vocalement, ce sont les solistes qui soulèvent l'enthousiasme, d'autant que chacun interprète son rôle par cœur, si bien que, même sans décors, ni costumes, le concert annoncé, grâce à quelques déplacements habilement agencés, se transforme en mise en espace.

On saluera d'abord Olga Peretyatko, magnifique de bout en bout, plus chanteuse que comédienne cependant, et pourvue aujourd'hui d'une voix peut-être trop opulente pour Gilda.

Son « *Caro nome* » devient un somptueux air de concert, et c'est surtout à la fin, au moment où elle meurt dans des *pianissimi* chuchotés, qu'elle atteint à la douceur ineffable attendue. Dolbor Jenis ne bouscule pas le rôle-titre de fond en comble, jouant davantage au père noble et blessé qu'au bouffon. Son timbre, sombre et miroitant, fait contraste avec ceux de Nicolas Legoux, Monterone un peu étouffé, et

d'Alexander Tsymbalyuk, Sparafucile d'une constante noirceur.

On goûte la finesse avec laquelle Liparit Avetisyan aborde « *Questa o quella* », dès l'entrée du Duc de Mantoue. Mais, au fil de la soirée, le ténor arménien tend à fanfaronner, ce qui garantit, bien sûr, un insolent « *La donna è mobile* ».

Si les rôles masculins sont tous bien distribués,

Adriana Di Paola offre une Maddalena un peu pâle et univoque, mais il est vrai qu'elle est venue remplacer, au dernier moment, Victoria Karkacheva.

Le quatuor du dernier acte reste cependant un grand moment, qui, sans doute, aurait séduit le fantôme de Berlioz planant dans l'atmosphère.

CHRISTIAN WASSELIN



En ce moment



Radio Classique et votre journée devient plus belle !

RADIO
CLASSIQUE

LA
RADIO

PODCASTS ET
EMISSIONS

REPLAY
CONCERTS

INFOS ET
EDITOS

ACTUALITÉ
MUSICALE

HISTOIRE DE
LA MUSIQUE

Jérémie Rhorer triomphe pour ses débuts à l'Opéra de Zurich



Caroline Dautre

Par Laure Mézan

Publié le 09/11/2022 à 15:48

A l'occasion de ses débuts à l'Opéra de Zurich, où il dirige en ce moment une pétillante production d'Offenbach, Jérémie Rhorer sera, ce mercredi 9 novembre à 20h, l'invité du Journal du Classique.

Sa version de *Barkouf*, opéra méconnu, a été très bien accueillie par le public suisse

Pour ses débuts dans la fosse de l'Opéra de Zurich, Jérémie Rhorer s'est vu confier un ouvrage méconnu d'Offenbach : l'opéra-bouffe *Barkouf*, tombé dans l'oubli suite aux critiques assassines de **Berlioz**. Il nous en restitue ici toute la frénésie, la fantaisie comme la poésie, soulignant admirablement les subtilités et la richesse de cette partition, qui n'est pas sans évoquer l'esprit des *Contes d'Hoffmann*. Et le succès est au rendez-vous à en juger par l'accueil enthousiaste du public depuis la création de cette production, mise en scène par Max Hopp, à l'affiche jusqu'au 22 novembre.

Jérémie Rhorer se confiera ce soir sur cette première et fructueuse collaboration avec la prestigieuse institution lyrique zurichoise ainsi que sur ses autres perspectives internationales lui qui poursuit une belle carrière de chef invité. C'est ainsi qu'on le retrouvera, cette saison, à la tête de l'orchestre de la radio de Munich, du Symphonique de Montréal, du Philharmonique du Luxembourg, de l'orchestre du Teatro Regio de Turin comme de celui de l'Academia di Santa Cecilia de Rome. Il n'en oubliera pas, pour autant, ses musiciens du **Cercle de l'Harmonie** qu'il dirigera le 16 décembre au Grand Théâtre de Provence dans un programme de Noël aux accents italiens, avec **Michael Spyres** en soliste, puis le 18 décembre à l'**Auditorium de Lyon** pour un concert entièrement dédié à **Brahms**.

Laure Mézan

Retrouvez ici le Journal du Classique

Chronique Méconnu, Barkouf de Jacques Offenbach s'invite sur le plateau de l'Opéra de Zurich. Aux commandes, le chef d'orchestre Jérémie Rhorer en savoure et transmet les exotiques délices. « L'air du vendredi », la chronique d'Emmanuelle Giuliani.

Emmanuelle Giuliani, le 11/11/2022 à 16:31



À moins d'être un spécialiste de Jacques Offenbach, le spectateur ne sait pas du tout à quoi s'attendre lorsqu'il prend place dans le ravissant théâtre lyrique de Zurich –sauf s'il a eu la chance de faire la connaissance de *Barkouf* à l'Opéra du Rhin lors de la saison 2018-2019. Mais il se sent en droit d'anticiper un joyeux moment et se réjouit de retrouver, dans la fosse d'orchestre, le chef Jérémie Rhorer.

Créée le 24 décembre 1860 à l'Opéra Comique à Paris, cette farce zoo-politique en trois actes, sur un livret d'Eugène Scribe et Henry Boisseau, mérite amplement de retrouver les honneurs de la scène. Surtout quand la succession imparable des airs, duos, trios, ensembles et chœurs est menée avec autant de vivacité et de précision : la fréquentation des opéras de Mozart infuse à la direction de Jérémie Rhorer un allant plein d'élan et une souplesse poétique rarement réunis en une seule et même baguette. Le Philharmonia Zürich et les choristes de l'Opéra répondent note pour note à cette battue festive et rigoureuse : un régal !

Un chien devenu ministre

Une fois encore, Offenbach nous fait rendre les armes –et abandonner tout désir de réalisme –grâce à son talent comique et à sa maîtrise des ficelles de l'art lyrique. Voici donc le chien Barkouf, appelé aux plus hautes fonctions politiques par un grand Moghol lassé de l'incurie de ses précédents ministres.



Heureusement, l'ancienne maîtresse du matin, la gracieuse Maïma, se propose comme interprète des incompréhensibles grognements canins du nouveau potentat et en profite pour faire adopter maintes lois généreuses et libérales ! Le grand vizir, cruel et corrompu, en prend vite ombrage.

Satire des absurdités auxquelles conduit la tyrannie (toute ressemblance avec le Second Empire n'engage que le spectateur...), *Barkouf* est surtout prétexte à une succession de scènes endiablées –et de quelques passages rêveurs délicieux – que le compositeur transforme en morceaux de chatoyante bravoure. Le finale de l'acte II est digne d'un grand opéra romantique –Jérémie Rhorer y entend même, à raison, « *des accents à la Verdi* » –et l'exquis complot des conspirateurs possède des raffinements de dentelle au petit point.

Audace féminine

Sans se plaindre de voir très régulièrement programmés les « classiques » d'Offenbach comme *La Vie parisienne* ou *La Périchole*, on aimerait que *Barkouf* aboie, jappe et fasse le beau plus souvent sur les planches françaises. Le public en fêterait la guillerette inventivité, l'instrumentation scintillante (cuivres et vents sont à la fête !) et la malice élégamment teintée de lucidité sur les travers humains, la passion du pouvoir en particulier. Offenbach y célèbre également le courage féminin qui, allié à l'intelligence, parvient à ses fins en dépit des obstacles et des mépris.

Jusqu'au 22 novembre (et reprise d'ores et déjà annoncée à Zurich à la fin de l'année 2023).

Rens. : [opernhaus](#)

SORTIR ICI ET AILLEURS - 21 NOVEMBRE

SORTIR *ici et ailleurs*

magazine des arts et des spectacles du sud-est de la France ... et d'ailleurs
www.arts-spectacles.com

Concert de Noël - Jérémie Rhorer/Le Cercle de l'Harmonie le 16 décembre à Aix en Provence et le 18 décembre à Lyon avec Brahms

Un Noël italien au Grand Théâtre de Provence, où ils sont en résidence depuis quatre ans, pour Jérémie Rhorer et ses musiciens du Cercle de l'harmonie. Ils y présenteront, le 16 décembre, leur concert de Noël placé sous le signe de l'opéra italien.



Le Cercle de l'Harmonie ©DR

La soprano colorature Tara Stafford et le baryténor Michael Spires, deux merveilleux ambassadeurs du bel canto, venus d'Amérique, se joindront à eux pour ce programme absolument enivrant, réunissant des ouvertures, airs et duos de Rossini et de Donizetti : de l'étourdissant « Largo al factotum » du Barbier de Séville au poignant « Una furtiva lagrima » de l'Elisir d'amore. Un programme en parfait accord avec l'esprit de cette résidence aixoise, tel que Jérémie Rhorer et Dominique Bluzet, le directeur des lieux, l'ont pensé : « allier l'exigence de sens et le populaire, deux pôles souvent dissociés aujourd'hui »*).

Leur démarche s'inscrit dans le cadre d'un projet de transmission, s'accompagnant de différentes actions pédagogiques et sociales au sein du Grand Théâtre et Hors les murs du 13 au 15 décembre.

Le 18 décembre, à 16 heures, rendez-vous à Lyon pour des frissons Brahmsiens à l'Auditorium .

Ce nouveau programme du Cercle de l'Harmonie, dirigé par Jérémie Rhorer associera le cycle des Variations sur un thème de Haydn, la Première Symphonie et une sélection de Danses hongroises. Différentes facettes de l'écriture orchestrale du compositeur seront ainsi célébrées : de ses emprunts à l'art de Haydn comme au contrepoint de Bach à ses affinités avec la musique tzigane. Autant de références que le chef ne manquera pas de mettre en avant lui qui, justement, revendique les racines classiques, baroques et populaires de la musique de Brahms, à travers une conception interprétative tout à fait pertinente.

La Provence

N° 9317

Aix - Pays d'Aix

Samedi 17 décembre 2022

FINALE FRANCE-ARGENTINE J-1

Le virus de la gagne

L'équipe de France peut s'appuyer sur l'expérience née de l'aventure victorieuse en 2018, avant de défier Messi et ses coéquipiers demain. Malgré le mystérieux virus qui a déjà atteint cinq joueurs, les Bleus affichent une rassurante sérénité. Ils suivent le même fil directeur : la gagne, dans le sillage d'un Didier Deschamps jamais rassasié qui sait tirer la quintessence d'un groupe. / PHOTO MAXPPP

L'INTERVIEW DE GIRESE
"On sent qu'il y a un état d'esprit dans cette équipe"

LA BELLE HISTOIRE
Chez les frères Hernandez, des rôles inversés

4 PAGES SPÉCIALES P.26 à 29

NOTRE DOSSIER
Les JO vont-ils mettre la culture hors-jeu ?
P.2&3



/ PHOTO ANGE ESPOSITO

L'INTERVIEW DE POLNAREFF
"Piano voix, c'est se mettre à poil !"
Le chanteur sort un album qui revisite son répertoire avec le seul piano pour l'accompagner P.3



/ PHOTO MAXPPP

Échappée musicale



Plusieurs détenus en peine aménagée de la maison d'arrêt de Luynes ont réalisé un parcours immersif au Grand Théâtre de Provence, des coulisses jusqu'à la scène. P.5 / PHOTO A. TOMASELLI

PAYS D'AIX
Pertuis étudie son budget 2023 P.14

CE SOIR SUR TF1
Miss Provence a ses chances P.42

RÉGION
La F1 au Castellet, c'est terminé P.1



/ PHOTO ANTOINE TOMASELLI



*** Donnez du sens à vos fêtes ***
COOPÉRATIVE DE PRODUCTEURS EN VENTE DIRECTE
VENELLES - 35 AV. DE LA GRANDE BÉGUDE

RUGBY PRO D2
Les Aixois s'inclinent à Vannes P.31



/ PHOTO ARCHIVES LP

Samedi 17 Décembre 2022
www.laprovence.com

Aix-en-Provence 5

L'art lyrique comme lien entre la prison et le théâtre

Des détenus en peine aménagée ont réalisé un parcours immersif au sein du Grand Théâtre de Provence

Sofiane, M'die, Samir, Fissal, Thomas, Jérémie, Brahim et Steve écoutent en silence un extrait de la *Traviata* enregistrée au Metropolitan Opéra de New-York. Cette première matinée au Grand Théâtre de Provence (GTP) se termine en beauté. La séance commencée quelques heures plutôt portait sur la composition d'un orchestre. Car, pour appréhender au mieux leur immersion auprès des musiciens du Cercle de l'Harmonie en résidence au GTP, ils ont dû apprendre les codes et les règles qui régissent un ensemble; les pourquoi du comment un type tout seul agit une baguette.

Dans leur quotidien, la musique, ils aiment l'écouter mais n'y connaissent pas grand-chose. Dans sa version classique, avec hautbois, contrebasses et clarinettes, elle a bien du mal à percer les murs du centre pénitentiaire de Luynes.

Mais avec force, travail et persévérance, tout paraît pos-



En visitant les coulisses, ils ont pu découvrir la face cachée de l'iceberg: tous les métiers, le matériel, l'attention nécessaire.

PHOTO A.T.

"Le GTP est un établissement public et pour tous les publics."

ble, surtout quand c'est Marion Sableaux qui mène la danse. Le dynamisme de cette responsable de la médiation musicale, Concerts à l'hôpital, dans les maisons de retraite ou parcours immersifs avec des détenus en peine aménagée, elle mène 180 actions par an. "Il faut vraiment le voir car ça peut être compliqué. Ce n'est pas un manque de volonté du centre pénitentiaire, mais il y a des mutations de personnel régulières, on n'a jamais

les mêmes interlocuteurs. Ils sont aussi débordés et ce type de parcours n'est pas une priorité. Mais quand on y arrive, c'est tellement bien! Aujourd'hui la mayonnaise prend. Ce matin, ils étaient encore plus attentifs que lors de notre première rencontre fin novembre à la prison. Tous volontaires, ces huit-là sont unanimes. "C'est hyper intéressant!" commence Sofiane. "Cette démarche de sortir de la structure pénitentiaire

pour découvrir l'opéra, c'est une jolie démarche" renchérit Steve. "C'est aussi de la culture générale" souligne Thomas. "On dormira moins bêtes ce soir" ajoute Fissal. "Je ne savais pas que c'était autant de travail. Je pensais juste qu'ils montaient sur scène et jouaient" confie Samir.

En apprendre toujours plus

Ce mardi matin, dans un atelier interactif où ils n'ont pas

hésité à participer et à donner leurs impressions, ils ont écouté les explications de Marion sur l'orchestre, ses musiciens, les différentes familles d'instruments... "Lors du concert, observez les percussions, c'est un spectacle dans le spectacle" leur indique Marion. À mille lieues des clichés sur la délinquance, ils bousculent les préjugés. "Comment Beethoven a-t-il pu faire en étant sourd?", "les chefs d'orchestres sont-ils toujours des compositeurs?",

"il faut combien de musiciens pour composer un orchestre?", "on sait ce qu'ils écoutaient dans l'Antiquité?... Des questions et des connaissances, ils en ont un bon nombre.

"Alors à quoi sert le chef d'orchestre?" demande Marion. "Mettre de l'ordre" selon Thomas. "donner le tempo" pour Brahim, "c'est un peu comme un entraîneur de ballon" souligne Fissal. Effectivement, dans une formation musicale, il faut aussi jouer en équipe

pour que le concert soit réussi. "On a l'impression que c'est une évidence mais c'est toujours une histoire d'humains unis par la même passion" conclut Marion.

Eux qui pensent à tort ne pas avoir leur place dans un théâtre, ils ont constaté que la musique classique n'est jamais si loin. "Plus jeune, je devais avoir 12 ans, j'ai vu 'Fari-nelli', il était castrat, il m'a marqué ce film et pourtant c'était il y a plus de 20 ans" confie M'Die.

Du dessin animé *Ratatouille* à l'*Ave Maria*, tous les chemins mènent à la culture; et quand c'est dans la bonne humeur, le pari est gagné. "C'est un challenge car ils ont l'impression que le classique, ce n'est pas pour eux. Alors que le GTP est un établissement public et pour tous les publics. Tout le monde y a droit" insiste Marion, dont cette mission de service public est son cœur de métier. "On a une vraie démarche. Modestement, on peut mettre notre pe-

"Sortir de la structure pénitentiaire pour découvrir l'opéra, c'est une jolie démarche."

Sur scène, aux côtés des musiciens lors des répétitions

Des virtuoses venus de France, et aussi de l'Europe entière, des professeurs passionnés et passionnants, des spectateurs peu ordinaires absorbés par les notes qui s'échappent d'un violon, d'une contrebasse, de percussions... Suite et fin de cette semaine en musique pour six prisonniers du centre pénitentiaire de Luynes. Nous les avions rencontrés une première fois mardi. Après une immersion avec les musiciens en résidence au Grand Théâtre de Provence (GTP), une ultime répétition des plus classiques avait lieu jeudi, à un détail près cependant: les détenus étaient cette fois-ci guidés par le chef d'orchestre Jérémie Rohrer, directeur du Cercle de l'Harmonie, orchestre sur instruments d'époque spécialisé dans le répertoire des XVIIIe et XIXe siècles. Ce dernier à l'enthousiasme démesuré, s'est dit "heureux" d'amener "des gens dans un monde qu'ils ne connaissent pas", avant la représentation en public hier soir du *Noël Italien*. Au programme: *Guillaume Tell*, opéra de Rossini, *Figaro, le cantique de Noël* d'Adolphe Adam, l'*Ave Maria* de Gounod.

Graves, un peu gênés en raison de la configuration atypique des lieux, les détenus ont rapidement trouvé leur place. Certains avaient le regard songeur quand d'autres fixaient avec attention des artistes particulièrement concentrés, dans un style qui a priori n'est pas leur tasse de thé. Il faut pourtant toujours se méfier des apparences, la musique classique étant

avant tout une question de partage. "Pour nous, musiciens classiques, la musique est une passion, un métier que nous aimons transmettre. On croit beaucoup aux vibrations de la musique et à leur pouvoir médicinal, au-delà des mots", explique Jérémie Rohrer. Formé au conservatoire national de Paris, un parcours qui en intimiderait plus d'un, il désacralise son travail en quelques phrases. "Les opéras sont tout le temps pleins. Mais ils touchent une fraction de la population. En apportant cette musique, avec toute l'exigence qu'elle demande, on essaie de partager cet amour que l'on a à des gens qui sont évidemment en difficulté. Cela leur permet de leur redonner des repères qu'ils ont perdus. Les compositeurs ont cette science intime et immédiate de ce qui va faire l'harmonie."

"Une forme de liberté"

Audrey, surveillante au centre pénitentiaire se félicite, elle aussi, de cette initiative au Grand Théâtre de Provence: "Le problème dans le système carcéral actuel est qu'il y a parfois très peu d'accès à la culture pour les détenus. Cette immersion dans un orchestre de cette envergure, c'est d'autant plus important pour le moral et la motivation des détenus. Dans l'instant, c'est quelque chose qui les bouscule mais ils en garderont un souvenir. Pour nous, qui sommes de l'autre côté de la barrière, ça crée du lien, un autre lien puisqu'on ne porte pas l'uniforme aujourd'hui."



Dernière répétition au GTP avec les détenus du centre pénitentiaire de Luynes, avant la représentation d'"un Noël Italien" sous la direction de Jérémie Rohrer, chef d'orchestre du Cercle de l'Harmonie.

PHOTO ANTOINE TOMASELLI

aujourd'hui."

Sofiane, déjà présent deux jours plus tôt, n'a pas caché sa joie et son bonheur de fouler à nouveau le sol du GTP. Un moment qui lui permet tout d'abord de sortir de sa cellule. "Quand j'étais dehors, la musique, j'en écoutais tout le temps... Du rap, du funk, du reggae... Ça me détendait. Dans notre quotidien actuel, c'est différent. Aujourd'hui, je découvre un nouvel univers et de nouveaux instruments comme cette harpe. Il y a forcément beaucoup d'émotion." Maîtrise du langage, des émotions, le jeune homme qui bénéficie d'un aménagement de peine affirme ressentir "une forme de liberté" à être là. "Ce n'est pas tous les jours qu'on nous propose de sortir des murs. Alors, on en profite à fond," dit-il. Une "théa-

pie" et "une manière de s'évader" également pour Brahim qui termine de purger sa peine de prison avant une sortie prochaine. "C'est une chance, un privilège de venir ici. La musique ne t'écoute pas qu'avec les oreilles: elle crée des images. Il y a une part de comédie...", lance-t-il en illustrant ses propos de rapides gestes avec les mains.

M.Gre

France 3 Provence Alpes Côte d'Azur
vendredi 16 décembre
journal 12/13

Le sujet « Des détenus au théâtre »

Reportage sur la répétition avec les détenus au Grand Théâtre de Provence
A 9 minutes et 10"

https://france3-regions.francetvinfo.fr/provence-alpes-cote-d-azur/programmes/france-3_provence-alpes-cote-d-azur_jt-12-13-provence-alpes

Citation en début de sujet du Cercle de l'Harmonie et du concert , interview d'un musicien.

Interview de Marion Sableaux, chargée de la médiation du Grand Théâtre de Provence



Noël italien au Grand Théâtre de Provence

Bel Canto mais aussi Ave Maria seront sous la baguette exigeante du chef Jérémie Rhorer et de son Cercle de l'Harmonie vendredi prochain au GTP

Noël sur un plateau italien. C'est la programmation du 16 décembre avec le chef Jérémie Rhorer et son Cercle de l'Harmonie qui ont choisi de jouer le répertoire des plus grands compositeurs d'opéras. Un véritable hit-parade façon medley avec les ouvertures du *Barbier de Séville* et de *Guillaume Tell*, et les plus belles pages de *L'Élixir d'amour*. Un *Barbier de Séville* que le chef a revisité au Théâtre des Champs Élysées à Paris ou encore au Festival international d'Edimbourg et au Musikfest Bremen en 2018, sur une version désormais disponible en DVD, en utilisant des instruments d'époque et en restituant l'accord d'origine de Rossini de cette œuvre datée de 1816. C'est d'ailleurs le fondement même du projet du Cercle, qu'a créé en 2005 Jérémie Rhorer, et dont il est le directeur musical, que de travailler les répertoires des XVIII^e et XIX^e siècles au plus près de ce qu'écrivirent leurs compositeurs, et avec une interprétation qui tend à tutoyer la sonorité de l'époque.

Âgé de 49 ans, après un cursus à la Maîtrise de Radio France qui lui a révélé sa vocation pour la direction d'orchestre, Jérémie Rhorer s'était formé au Conservatoire de Paris en clavecin, flûte, théorie et composition. Pour interpréter Rossini et Donizetti, il a fait appel à la soprano Tara Stafford qui a déjà tenu les rôles de *La Reine de la Nuit* dans *La Flûte enchantée* (Mozart) ou de Violetta (*La Traviata*), et a déjà partagé la scène avec son homologue américain, le baryténor Michael Spyres, dans *Guillaume Tell*. Le programme de la soirée se poursuivra sur les *Ave Maria* de Charles Gounod, Bach et Schubert, César Franck (*Panis Angelicus*), et un *Cantique de Noël* on ne saurait plus de saison d'Adolphe Adam.



Le chef Jérémie Rhorer et son Cercle de l'Harmonie qu'il a fondé en 2005 pour un répertoire dédié au XVIII^e et XIX^e, avec des instruments d'époque, et des accords au plus près de l'origine. / PH.CAROLINE DOUTRE

Dans le cadre de la résidence du Cercle avec son chef au Grand Théâtre (lire ci-contre), et dans la volonté de développer des représentations "hors les murs" en direction de publics oubliés ou empêchés, les trompettes de l'orchestre se produiront jeudi 15 à partir de 19h pour un "concert pop-up de Noël" sur le cours Mirabeau et les Allées provençales. Au matin du 15 (9h30), les musiciens auront interprété du Verdi dans le grand hall du centre hospitalier d'Aix-en-Provence et à 11h à l'EHPAD Saint-Thomas de Villeneuve. **C.B.**

Vendredi 16 décembre à 20h au Grand Théâtre de Provence, tarifs de 10 à 46€, 08 2013 2013. Ce concert sera retransmis dans le cadre du dispositif Heko à La Maison et la Villa Izoï de Gardanne, l'Hôpital Montperrin d'Aix, l'unité gériatrique de l'hôpital de Pertuis, les EHPAD St-Thomas de Villeneuve et La Bosque d'Antonnelle.

L'IMMERSION AU SEIN DE L'ORCHESTRE DE PERSONNES EN SEMI-LIBERTÉ

Depuis 2018, Dominique Bluzet, directeur du Grand Théâtre de Provence, développe une politique de résidence et d'association d'artistes à son projet de programmation. C'est dans ce cadre que le GTP accueille le Cercle de l'Harmonie et son chef Jérémie Rhorer pour la quatrième année consécutive autour de deux grands concerts en décembre et en mars. Un travail auprès de publics spécifiques est initié.

En ce mois de décembre, il s'agit plus précisément d'une dizaine de détenus de la maison d'arrêt de Luynes, actuellement en situation d'aménagement de peine ou de semi-liberté. Le projet d'insertion/découverte des rouages d'un orchestre est porté par les équipes de médiation du GTP, le Cercle de l'Harmonie et le Service pénitentiaire d'insertion et de probation des BDR. Les détenus visiteront les coulisses du Grand Théâtre, échangeront à la découverte des différents métiers liés au spectacle vivant et à l'orchestre. Ils vivront ensuite en immersion au cœur de ce dernier lors de leurs répétitions, placé aux côtés des musiciens du Cercle de l'Harmonie et de leurs pupitres alors que ceux-ci s'accorderont sur les ultimes interprétations du concert à venir. Une façon directe d'approcher la grande représentation sur la scène qu'ils vivront dans la salle avec le public le vendredi.



MICHEL EGEA

[LIRE LES ARTICLES >>](#)

TAGS DE L'ARTICLE

[Michael SPYRES](#), [Tara STAFFORD](#), [Le Cercle de l'Harmonie](#), [Jérémie RHORER](#)
[PLUS D'INFOS SUR GRAND THÉÂTRE PROVENCE](#)

JOURNAL

« UN NOËL ITALIEN » LE CERCLE DE L'HARMONIE AU GRAND THÉÂTRE DE PROVENCE – SUPER SPYRES – COMPTE-RENDU

Ça faisait quelque temps qu'une ovation debout n'était venue saluer une prestation au Grand Théâtre de Provence. Il aura fallu le « *Noël Italien* » du Cercle de l'Harmonie pour retrouver l'ambiance des grands soirs au terme d'un concert dirigé par Jérémie Rhorer. Rossini et Donizetti en vedette, mais pas que, avec un Michael Spyres en forme olympique !

En résidence à Aix-en-Provence depuis plusieurs années, Jérémie Rhorer et son Cercle de l'Harmonie y sont comme à la maison. Quoi de plus naturel, dès lors, que les musiciens et leur directeur aient choisi de fêter Noël en musique à deux pas du cours Mirabeau ? Si le programme intitulé « *Un Noël italien* » faisait la part belle à Rossini et Donizetti, les *Ave Maria* de Gounod/Bach et Schubert étaient de sortie, de même que le *Panis Angelicus* de Franck et le *Cantique de Noël* d'Adam, mieux connu en Provence sous le titre *Minuit, Chrétiens*, morceau qui, à l'instar de la *Coupo Santo*, a intégré le patrimoine régional. Michaël Spyres et son épouse Tara Stafford étaient, pour la circonstance, invités à donner les airs du programme. Choix gagnant effectué par Jérémie Rhorer, pour notre plus grand plaisir, avec la prestation imposante de l'Américain qui, on le sait, a remis au goût du jour la large tessiture du baryténor capable de couvrir l'intervalle entre le ténor et la basse.

C'est avec deux ouvertures de Rossini, celles du *Barbier de Séville* et de *Guillaume Tell*, que, logiquement, Jérémie Rhorer avait choisi de débiter les deux parties du concert. Histoire de faire briller « le » son et les couleurs de son orchestre qui, rappelons-le, joue sur des instruments d'époque et s'est spécialisé dans les interprétations historiquement informées. Et pour les deux pièces on ne pouvait espérer mieux que la lecture enjouée, précise, nuancée, mais aussi puissante (notamment avec un premier tutti explosif pour *Guillaume Tell*) qui en a été offerte. Des qualités que l'on retrouvait dans « La Tempête » de l'acte 2 du *Barbier*, elle aussi au programme.



© DR

Vocalement le *show* Spyres a donc été impressionnant. Dès l'attaque du « Largo al factotum » du *Barbier*, le ton était donné : la puissance maîtrisée, l'œil facétieux, l'envie de jouer avec le public, la ligne de chant précise, assurée et limpide permettaient au chanteur d'entrer dans le concert en pleine lumière. Se promenant sans aucun problème entre un Figaro enjoué, un Nemorino énamouré à souhait, il a su profiter des qualités du Cercle de l'Harmonie pour mener à bien une opération de séduction largement appréciée. Séduction dont il jouait aussi en compagnie de Tara Stafford avec des duos où la soprano livrait un chant agréable, soigné, d'une élégance de tous les instants qui, parfois, aurait mérité une projection plus puissante.

Après l'entracte, c'est un registre plus spirituel qui était abordé avec, notamment, un *Ave Maria* de Gounod/Bach magnifié par Spyres, Tara Stafford proposant, elle, les interprétations délicates et ciselées du *Panis Angelicus* et de l'*Ave Maria* de Schubert. Un Américain peut-il chanter le *Minuit, Chrétiens* mis en musique par Adolphe Adam ? En oubliant un départ précipité ainsi qu'une diction qui aurait mérité d'être un petit peu plus travaillée, la réponse est oui. Alors, le peuple debout n'a pas chanté sa délivrance mais bel et bien réclamé des bis comme autant de cadeaux au pied du sapin. Spyres et sa partenaire ne se sont pas fait prier, de même que Jérémie Rhorer, sourire aux lèvres. Le « Ah ! Mes amis quel jour de fête » était donné fort à propos et avec toutes ses notes pour réjouir les participants à ce moment festif et le « Libiamo ne' lieti calici » pour les griser. C'était avant la reprise du *Minuit, Chrétiens* qui, finalement, après l'amour et l'ivresse, remettait la spiritualité au centre du concert de Noël ...

Michel Edéa



Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence, 16 décembre 2022

Photo © Grand Théâtre de Provence

DESTIMED - 18 décembre 2022

Aix. Un concert de Noël généreux au Grand Théâtre de Provence

dimanche 18 décembre 2022

Le « Noël Italien » donné vendredi soir au Grand Théâtre de Provence a été un beau succès artistique. Il a aussi permis de mettre en lumière les activités de l'association de mécénat Assami.



Jérémie Rhorer, Tara Stafford et Michaël Spyres reçoivent l'ovation d'une salle debout à l'issue du concert (Photo M.E)

En résidence à Aix-en-Provence depuis plusieurs années, Le Cercle de l'Harmonie et son directeur fondateur Jérémie Rhorer avaient choisi de construire un programme autour d'airs tirés des ouvrages de Rossini (Le Barbier de Séville, L'Elisir d'Amore et Don Pasquale) et de compositions plus spirituelles. Pour les interpréter, le baryténor Michaël Spyres et la soprano Tara Stafford, qui n'est autre que l'épouse de mister Spyres, retrouvaient l'orchestre qui, rappelons-le, joue sur instruments d'époque. Un ensemble qui a fait briller les ouvertures du Barbier et de Guillaume Tell avec un son captivant et des couleurs remarquables. Jérémie Rhorer, quant à lui, nous gratifiant d'une direction limpide et passionnée, comme à son habitude.

Du côté des solistes, Michaël Spyres a été immense, voix puissante et nuancée, ligne de chant franche et projection idéale. Dans un registre qu'il affectionne, il s'est promené sans encombre au long de la soirée, tour à tour, et entre autres, Figaro facétieux, interprète d'une profonde spiritualité pour l'Ave Maria de Gounod, puissant pur le « *Minuit Chrétien* » mis en musique par Adolphe Adam et somptueux pour le bis « *Ah ! mes amis quel jour de fête* », air célèbre de « *La Fille du régiment* ». A ses côtés, la soprano Tara Stafford a livré un chant distingué et précis, excellent dans la nuance mais qui aurait mérité une projection un peu plus puissante surtout dans les duos avec Michaël Spyres.



Avant le concert, Dominique Bluzet, Sophie Joissains et Anne-Marie Martini ont présenté l'Assami et remercié les mécènes qui permettent à l'association de vivre (Photo M.E)

En présence de Sophie Joissains, maire d'Aix-en-Provence, ce concert a donné l'occasion à Dominique Bluzet et à Anne-Marie Martini, sa Présidente, de rappeler les actions de l'**Assami**, association qui, par son activité de mécénat, permet, entre autres de diffuser les concerts du GTP auprès des publics empêchés.

Michel EGEA

Première Loge

L'ART LYRIQUE DANS UN FAUTEUIL

COMPTE RENDU ♦ RÉCITAL ♦ VU POUR VOUS ♦ CONCERT

Un Noël italien à Aix-en-Provence avec Michael Spyres, Tara Stafford et Jérémie Rhorer

par Irma Foletti | 18 décembre 2022



Fidèle à Aix-en-Provence et en résidence pour la quatrième année au Grand Théâtre de Provence, Le Cercle de l'Harmonie y est accueilli, sous la direction de son chef **Jérémie Rhorer**, qui créa la formation en 2005, dans un programme intitulé « Un Noël italien ». Ce concert fournit aussi la précieuse occasion d'écouter Michael Spyres, désormais présenté comme baryténor par le programme de salle. Si le chanteur s'est déjà produit dans la cité (*Il trionfo del tempo e del disinganno* en 2016, *Idomeneo* et *Norma* en 2022), c'est bien sa première apparition en dehors du festival estival du mois de juillet. Il est accompagné de la soprano Tara Stafford, Madame Spyres à la ville, pour interpréter des extraits de *bel canto* italien en première partie, suivis de chants religieux traditionnellement programmés en cette période précédant Noël.

Le concert démarre par l'ouverture du *Barbier de Sivilgia*, où la générosité de la grosse caisse (qui nous ferait presque sursauter dans notre fauteuil !) contraste avec la délicatesse des *pizzicati*, tandis que les *sol* des bois sont passés avec virtuosité, mais un peu moins pour ce qui concerne le cor, légèrement capricieux d'intonation. On apprécie en seconde partie un nouvel extrait du *Barbier*, la Musique d'orage, jouée avec nerf et précision rythmique. L'ouverture de *Guillaume Tell* apporte en revanche de petites déceptions, à commencer par le *solo* de violoncelle introductif, pas vraiment séduisant à l'oreille pour sa justesse de ton. Dans le même registre, le *solo* de cor anglais plus tard s'avère meilleur que celui de la flûte, même si on prend plaisir au jeu vif-argent de cette dernière. Les cordes sont véloces et assurent une belle cohésion, donnant à l'auditeur l'impression d'une meilleure maîtrise collective des *tutti*.

PREMIERE LOGE - 18 DÉCEMBRE 2022

Le *bel canto* italien est représenté par Rossini et Donizetti, l'ouverture du *Barbier* enchaînant avec l'air d'entrée de Figaro, « *Largo al factotum* ». En émettant sereinement toutes les notes de cet air de baryton, **Michael Spyres** réalise un véritable tour de force, amenant évidemment un éclat unique à certaines notes aigües. Si son italien est très bon, sans être parfait, l'interprète se montre particulièrement à l'aise, autant dans le geste que dans la voix, en passant du *falsetto* haut perché pour la « *donnetta* » évoquée au grave abyssal du « *cavaliere* », et débitant d'autre part son *chant sillabato* avec un abattage gourmand.

Donizetti succède et ses passages tirés de *L'elisir d'amore*, dont les deux grands airs de Nemorino. L'entrée du personnage (« *Quanto è bella, quanto è cara* ») nous fait entendre un ténor en très bonne forme, accédant avec facilité à l'aigu et au suraigu, une voix large et franche mais pas spécialement *di grazia*. L'air plus connu « *Una furtiva lagrima* » nous confirme cette impression, le souffle est long et l'instrument homogène sur la tessiture, et le deuxième couplet est par ailleurs agrémenté de petites variations bienvenues. **Tara Stafford** rejoint son mari pour deux duos, d'abord en Norina au cours de la charmante cantilène « *Tornami a dir che m'ami* » tirée de Don Pasquale, puis en Adina pour « *Esulti pur la barbara* ». On entend un soprano de petit format vocal, musical et de timbre agréable, mais qui a tendance à disparaître acoustiquement, couverte par le baryténor ou l'orchestre.

Après l'entracte, aux côtés des extraits symphoniques du *Barbier di Siviglia* et de *Guillaume Tell* déjà cités, s'intercalent quatre passages religieux qui élargissent à l'Europe le Noël « italien » du concert. Parité d'abord pour l'*Ave Maria* : celui de Gounod est défendu par Michael Spyres, puis la version de Schubert par Tara Stafford. Pour lui, après une très mélodieuse introduction de la harpe et du premier violon, un chant plein se déploie, assez volumineux et solennel mais pas spécialement angélique, alors qu'on trouve cette dernière qualité davantage chez elle, un instrument mieux en adéquation ici avec le petit volume de l'orchestre, ce qui lui permet de faire passer l'émotion. Cet équilibre est cependant rompu lors du *Panis Angelicus* de César Franck, le medium devenant confidentiel dès que l'orchestre monte un tant soit peu en décibels. Le baryténor retrouve quant à lui une meilleure zone de confort vocal et interprétatif dans le cantique de Noël « *Minuit, chrétiens* » d'Adolphe Adam : diction du texte français d'une clarté prodigieuse, morceau idéal pour la partie centrale de la voix, ponctuée par certains aigus bien épanouis.

Au bilan du programme, ce sont Figaro et le « *Minuit, chrétiens* » d'Adam pour lui, l'*Ave Maria* de Schubert pour elle que l'on trouve les plus réussis. Mais le meilleur arrive au premier bis : le fameux « Ah ! mes amis » de *La fille du régiment*, où les neuf contre-ut du ténor sont particulièrement percutants. Il faut également souligner l'aisance de l'interprète, une prononciation à nouveau remarquable, et on sourit de bon cœur à son geste de la main vers sa femme restée en coulisses, lorsqu'il prononce « *L'amour qui m'a tourné la tête...* ». Le traditionnel « *Libiamo* » de *La Traviata* fait ensuite, un peu, claquer des mains le public, et confirme qu'on imagine plus volontiers à la scène Tara Stafford dans la Nanetta de *Falstaff* qu'en Violetta. Chose rare, un bis supplémentaire est accordé après le tube des bis verdiens, Spyres reprenant, pour le bonheur de nos oreilles, la fin du « *Minuit, chrétiens* » d'Adam.

RCF - RADIO CHRÉTIENNE FRANÇAISE
Le petit plateau – Lyon
le samedi 10 décembre à 10h15

L'invité de la semaine : Jérémie Rhorer

Après l'annonce, interview à partir de 4'20

Questions autour de l'orchestre, la particularité de l'ensemble, les instruments, le programme et l'interprétation avec diffusion d'extraits.

<https://www.rcf.fr/culture-et-societe/le-petit-plateau-rcf-lyon>

Trois diffusions : le samedi 10 décembre à 10h15 et le dimanche 11 décembre à 9h15 (et chaque jeudi précédent dans *M Comme Midi*, en version condensée de 5 minutes)



LE PETIT PLATEAU · RCF LYON
Le Cercle de l'Harmonie, Camille Lailly et Wayne Marshall



Le Petit Plateau · RCF Lyon

FRANCE BLEU

Interview de Jérémie Rhorer par Franky Dardard

Diffusion semaine du 5 décembre 2022

Le concert à Lyon et la vision
l'interprétation de Jérémie Rhorer de Brahms.

<https://wetransfer.com/downloads/82cd33c9164484fb0fdb97841498451b20221214130156/91a6ff3687941cfbb1e0a897f93726ad20221214130255/49c7ed>



Accueil / Culture / Musique / Auditorium de Lyon : Le Cercle de l'harmonie va interpréter Brahms le 18 décembre

Auditorium de Lyon : Le Cercle de l'harmonie va interpréter Brahms le 18 décembre

Un concert dédié à Brahms est proposé par Le Cercle de l'harmonie au sein de l'Auditorium de Lyon, le dimanche 18 décembre.



© Caroline Dautre - Jérémie Rhorer dirige Le Cercle de l'harmonie qu'il a fondé en 2005.

CULTURE MUSIQUE Publié le 15 décembre 2022 à 15h59, [Eric SEVEYRAT](#)

Majestueux, tourmenté, ludique, flamboyant : de **Brahms**, compositeur aux mille nuances, **Le Cercle de l'harmonie**, orchestre invité, et son directeur musical **Jérémie Rhorer** - brahmien hors pair - nous livrent un magnifique portrait.

Dimanche 18 décembre, au sein de l'**Auditorium de Lyon**, l'ensemble proposera *Variations sur un thème de Haydn*, *Danses hongroises* et *Symphonie N°1*. Un concert qui suivra celui du grand **Oratorio de Noël**, au même endroit.

Le Cercle de l'harmonie, un orchestre sur instruments d'époque

Créé en 2005 par Jérémie Rhorer, Le Cercle de l'harmonie, orchestre sur **instruments d'époque**, explore les filiations entre les répertoires dits classique et romantique.

S'il fallait choisir une oeuvre pour caractériser Brahms, ce pourrait être la magistrale **Première Symphonie**, fruit de 20 ans de labeur au terme desquels le compositeur allemand parvint enfin à égaler celui dont l'ombre pesait sur ses épaules : Beethoven.

2022 s'achève en beauté et 2023 s'annonce bien... En musique bien sûr !

Dès la mi-décembre 2022, le ton est donné, les fêtes s'immiscent dans notre quotidien : place aux concerts, aux comédies musicales, à l'opéra et aux happy ends ! La fin d'année sera festive et fera la part belle aux classiques et aux pièces traditionnelles ! Voici ma petite sélection...

A l'Auditorium

- Dès le 16 décembre, on entre dans la période avec un chef d'oeuvre incontesté : L'Oratorio de Noël de Jean-Sébastien Bach, exceptionnellement donné dans son intégralité en deux soirées consécutives. Le vendredi 16, les cantates de 1 à 3 et le samedi 17, les cantates de 4 à 6. L'ONL et le Choeur Spirito sont placés sous la baguette de Rinaldo Alessandrini, spécialiste du genre.
- Le 18, un grand concert Brahms par le Cercle de l'Harmonie que dirige Jérémie Rhorer. Avec la Symphonie n°1, pour un moment de pur bonheur.
- L'année 2022 s'achève et la suivante s'ouvre sur la série des grands concerts du Nouvel An du 29 décembre au 1er janvier, avec **Gospel Symphonique** : 200 chanteurs et musiciens pour chanter Noël, la paix, la joie, l'espoir et la promesse d'un moment d'émotion forte !
L'Auditorium sera décoré pour l'occasion et proposera un menu spécial fêtes préparé par la Fabuleuse Cantine.